

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt

OFAJ
DFJW

Programme franco-allemand
pour jeunes traducteurs littéraires

Georges-Arthur Goldschmidt-Programm

Deutsch-französisches Austauschprogramm
für junge Literaturübersetzerinnen und
Literaturübersetzer

2016



Le programme Georges–Arthur Goldschmidt

Programme franco–allemand
pour jeunes traducteurs littéraires

Georges–Arthur Goldschmidt–Programm

Deutsch–französisches Austauschprogramm
für junge Literaturübersetzerinnen und
Literaturübersetzer

2016

Sommaire / Inhalt

Préface	4
Vorwort	6
Le programme Georges-Arthur Goldschmidt 2016	8
Das Georges-Arthur Goldschmidt-Programm 2016	10
Le parrain : Georges-Arthur Goldschmidt	12
Der Schirmherr: Georges-Arthur Goldschmidt	13
La parenthèse enchantée	14
Eine wunderbare Auszeit	15
La relève suisse est aussi de la partie !	16
Der Schweizer Nachwuchs ist auch dabei!	18
L'atelier d'Arles 2016 : quelques aperçus	20
Die Übersetzerwerkstatt in Arles 2016 – Einblicke	22
Le programme, et après ?	24
Und was kommt nach dem Programm?	24
Remerciements	28
Danksagung	30
Les auteurs, les traducteurs / Die Autoren, die Übersetzer	32
Buddy Holly auf der Wilhelmshöhe	34
Wolfgang Welt // Julien Lapeyre de Cabanes Suhrkamp, 2006	
Eins im Andern	40
Monique Schwitter // Marion Marti Droschl, 2015	
Alles ist jetzt	46
Julia Wolf // Sarah Raquillet Frankfurter Verlagsanstalt, 2015	

Eine deutsche Leidenschaft namens Nudelsalat Rafik Schami // Lucie Reiss Deutscher Taschenbuch Verlag, 2011	52
Die Verschwundenen Wolfgang Popp // Flavie Wartelle d'Herlincourt Edition Atelier, 2015	58
L'Homme qui s'aime Robert Alexis // André Hansen Le Tripode, 2014	64
Requin Bertrand Belin // Lisa Käuffert P.O.L., 2015	72
Le Chasseur inconnu Jean-Michel Fortier // Julia Charlotte Kersting La Mèche, 2014	78
Corps désirable Hubert Haddad // Jacob Sandler Zulma, 2015	84
La Maladroite Alexandre Seurat // Jakob Schumann Le Rouergue, 2015	90
Impressum	96

Préface

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt s'inscrit dans un ensemble de projets initiés par l'Office franco-allemand pour la Jeunesse (OFAJ) en faveur de la mobilité et de la mise en réseau des jeunes professionnels de la culture, des médias et de la création, avec un double objectif : répondre le mieux possible à la demande de formation et de professionnalisation des jeunes diplômés et aux attentes de la profession, mais aussi apporter une contribution au dialogue franco-allemand dans le domaine de la culture et des médias. L'OFAJ coordonne le partenariat, assure le suivi pédagogique et finance en grande partie le programme, avec en outre une contribution de Pro Helvetia depuis 2012 pour les participants suisses.

Nous sommes particulièrement heureux de faire connaître avec cet ouvrage un des aspects de l'originalité des actions de notre institution, notamment en faveur des jeunes talents de la traduction littéraire qui viennent de participer au programme Georges-Arthur Goldschmidt en 2016.

Cette publication a pour ambition de sensibiliser tous ceux qui agissent dans le domaine de la traduction et de l'édition, l'accessibilité des livres dans l'autre langue étant souvent déterminée par les choix opérés par les traducteurs. Elle est également à l'usage des enseignants de langue désireux de faire découvrir à leurs élèves des auteurs du pays partenaire dans le cadre d'ateliers d'écriture et de traduction. Cet ouvrage se veut enfin un outil de promotion et d'insertion professionnelle de jeunes traducteurs auprès de maisons d'édition.

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt est placé sous le signe de l'échange et de la rencontre, la rencontre entre pairs mais aussi avec une œuvre. Il permet à dix jeunes traducteurs littéraires par an (cinq germanophones, cinq francophones) de découvrir, traduire, faire connaître des auteurs de l'autre pays mais aussi de s'informer sur les structures éditoriales et d'établir des contacts professionnels décisifs pour la suite de leur parcours. Ils participent à deux ateliers de traduction de trois semaines en tandem au Collège international des traducteurs littéraires (CITL) à Arles et au *Literarisches Colloquium Berlin* (LCB), sous la direction de traducteurs confirmés comme Marie-Ange Roy et Patricia Klobusiczky cette année, que nous souhaitons remercier pour leur professionnalisme et leur grande sensibilité interculturelle. Les jeunes traducteurs rencontrent des professionnels de la branche du livre (éditeurs, responsables de droits, des aides à la traduction) participent à des lectures publiques organisées par l'OFAJ et ses partenaires dans des salons du livre (Francfort et Leipzig en coopération avec ARTE Allemagne, Paris, Berlin et Arles).

Bon nombre d'entre eux ont obtenu des prix prestigieux comme cette année le Prix *Internationaler Literatur* pour la traductrice allemande Lena Müller et la romancière de langue française Shumona

Sinha pour la traduction du roman *Assommons les pauvres* (*Erschlagt die Armen*, Edition Nautilus, 2015). Depuis 2000, près de 150 jeunes ont participé à ce programme. Certains d'entre eux publient directement un ou deux ans à l'issue du programme et continuent à publier par la suite.

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt a été initié en 2000 par l'OFAJ, qui s'est associé à des partenaires parmi les meilleurs spécialistes de la branche professionnelle du livre : la *Frankfurter Buchmesse* et le Bureau International de l'Édition Française (BIEF), qui se chargent de l'organisation du programme (recrutement et sélection des jeunes traducteurs, organisation des ateliers de traduction et des rencontres avec les professionnels de la branche du livre, sélection des mentors encadrant les ateliers) et Pro Helvetia pour la Suisse.

La mission principale de l'OFAJ de proposer au plus grand nombre possible de jeunes une expérience de mobilité, notamment à ceux qui ont le moins facilement accès à ces programmes, n'est pas contradictoire avec sa volonté de mettre aussi tout en œuvre grâce à ce type d'initiative, pour encourager, parmi les jeunes générations, ceux qui ont un rôle essentiel de transmission et d'échange comme les jeunes traducteurs littéraires, tout comme les jeunes ayant un rôle important dans les processus de décision. Là est l'ambition de l'OFAJ de créer les conditions favorables au renouveau de la coopération franco-allemande grâce à la participation de tous.

Avec cet ouvrage, nous sommes heureux de valoriser les travaux de nouvelles générations de traducteurs littéraires. En 2017, la France sera le pays invité d'honneur de la Foire du livre de Francfort. Ce sera une année importante pour la coopération culturelle entre la France et l'Allemagne. Nous invitons d'ores et déjà tous les anciens et actuels participants du programme à y contribuer !

Béatrice Angrand et Markus Ingenlath,
Secrétaire générale et secrétaire général de l'OFAJ

Vorwort

Das Georges-Arthur Goldschmidt-Programm ist Teil einer Reihe von Projekten des Deutsch-Französischen Jugendwerks (DFJW), die sich zum Ziel gesetzt haben, die Mobilität und die Vernetzung junger qualifizierter Kräfte in den Bereichen Kultur, Kunst und Medien zu fördern. Das DFJW will dem Wunsch der Berufseinsteiger und jungen Berufstätigen nach beruflicher Qualifizierung und Weiterbildung entgegenkommen und gleichzeitig den deutsch-französischen und europäischen Dialog im Kultur- und Medienbereich anregen. Es ist zuständig für die Koordination der beteiligten Partner, organisiert die pädagogische Unterstützung und übernimmt den Großteil der Finanzierung des Programms. Die Schweizer Kulturstiftung Pro Helvetia trägt seit 2012 die Kosten für die Schweizer Teilnehmer.

Wir freuen uns sehr, Ihnen mit dieser Broschüre die jungen Literaturübersetzungstalente des Georges-Arthur Goldschmidt-Programms 2016 vorstellen zu können und zugleich eine Facette der außergewöhnlichen Programme des DFJW zu zeigen.

Diese Publikation soll zudem die Akteure des Literaturbetriebs auf deutsch-französische Übersetzungen aufmerksam machen, hängt der Zugang zur Literatur in der Partnersprache doch häufig vom Geschmack der Übersetzerinnen* und Übersetzer ab. Sie wird außerdem von Lehrern im Unterricht genutzt, um Schülern im Rahmen von Schreib- und Übersetzungsworkshops Autoren vorzustellen. Schließlich soll sie den jungen Übersetzern den Berufseinstieg erleichtern, indem diese mit ihren Projekten in der Verlagswelt vorgestellt werden.

Im Mittelpunkt des Georges-Arthur Goldschmidt-Programms stehen der Austausch und die Begegnung, wobei sich Begegnung sowohl während der Tandemarbeit mit einem deutschen oder französischen Partner als auch in der Arbeit mit einem literarischen Werk vollzieht. Das Programm ermöglicht jährlich zehn Nachwuchsliteraturübersetzern (fünf deutschsprachige und fünf französischsprachige), Autoren aus dem jeweils anderen Land zu entdecken, zu übersetzen und im eigenen Land bekannter zu machen. Zudem bekommen sie die Gelegenheit, die Verlagswelt in Deutschland und Frankreich kennen zu lernen und wichtige Kontakte zu knüpfen, die für ihren Einstieg ins Berufsleben entscheidend sind. Die jungen Literaturübersetzer nehmen an zwei dreiwöchigen Übersetzungsworkshops teil, die im Literarischen Colloquium Berlin (LCB) und im *Collège international des traducteurs littéraires* (CITL) in Arles stattfinden. Dort arbeiten sie in Tandem- und Gruppensitzungen unter der Leitung erfahrener Übersetzer an ihren Übersetzungsprojekten. Seit 2016 sind das Marie-Ange Roy und Patricia Klobusiczky, denen wir an dieser Stelle für die Bereitschaft zur Weitergabe ihrer enormen Fachkompetenz und ihr interkulturelles und pädagogisches Einfühlungsvermögen danken wollen. Die jungen Literaturübersetzer lernen unter anderem Experten aus der Buchbranche kennen (Verleger, Verantwortliche im Bereich der Lizenzvergabe und im Bereich von Übersetzerpro-

grammen und -stipendien) und nehmen an vom DFJW und seinen Partnern organisierten Lesungen teil (so zum Beispiel in Paris, Berlin und Arles und auf der Frankfurter und Leipziger Buchmesse in Kooperation mit ARTE Deutschland).

Viele der ehemaligen Programmteilnehmer wurden mit renommierten Preisen ausgezeichnet. In diesem Jahr erhielt die deutsche Übersetzerin Lena Müller gemeinsam mit der in französischer Sprache schreibenden Autorin Shumona Sinha den Internationalen Literaturpreis für die Romanübersetzung *Erschlagt die Armen!* (Edition Nautilus, 2015). Seit seiner Gründung im Jahr 2000 haben an die 150 jungen Menschen an dem Programm teilgenommen; vielen von ihnen ist es gelungen, ihre Übersetzungen im Anschluss an das Programm in einem Verlag unterzubringen und ihre Übersetzerlaufbahn fortzuführen.

Das Georges-Arthur Goldschmidt-Programm wurde im Jahr 2000 vom DFJW ins Leben gerufen und konnte seitdem die Frankfurter Buchmesse und das *Bureau International de l'Édition Française* (BIEF) in Paris als renommierte Partner aus der Buchbranche sowie seit 2012 Pro Helvetia für die Schweiz dazugewinnen. Den Partnern obliegt die Organisation des Programms, die Auswahl der Stipendiaten, die Organisation der Übersetzungsateliers, die Vorbereitung und Durchführung der Treffen mit Spezialisten aus der Buchbranche sowie die Wahl der Mentoren.

Hauptaufgabe des DFJW bleibt es, möglichst vielen jungen Menschen eine Austauscherrfahrung zu ermöglichen, darunter auch solchen, die über einen erschwerten Zugang zu den Mobilitätsangeboten verfügen. Dies steht nicht im Widerspruch mit anderen Sonderprojekten wie dem Goldschmidt-Programm, das sich an Zielgruppen wendet, die eine wichtige Rolle beim Kulturtransfer und -austausch zwischen den beiden Kulturen einnehmen. Das Hauptanliegen des DFJW ist es, günstige Bedingungen zu schaffen für eine stete Erneuerung und Vertiefung der deutsch-französischen Beziehungen auf Basis eines breiten Engagements der Gesellschaft.

Wir freuen uns, mit der vorliegenden Publikation einen Beitrag zur Förderung der kommenden Übersetzergenerationen zu leisten. Das Jahr 2017 wird mit dem Gastlandauftritt Frankreichs auf der Frankfurter Buchmesse ein ganz besonderes Jahr für die deutsch-französische kulturelle Zusammenarbeit. Das DFJW lädt bereits jetzt alle ehemaligen und aktuellen Programmteilnehmer ein, dieses Jahr mitzugestalten!

Dr. Markus Ingenlath und Béatrice Angrand,
Generalsekretär und Generalsekretärin des DFJW

* Zur Vereinfachung der Lektüre wird in der Broschüre auf die weibliche Form verzichtet.

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt 2016

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt s'adresse à de jeunes traducteurs littéraires venant de France, d'Allemagne et de Suisse.

En 2007, l'écrivain et traducteur Georges-Arthur Goldschmidt a accepté de parrainer le programme. C'est, d'année en année, avec beaucoup d'enthousiasme qu'il partage son expérience avec les jeunes traducteurs.

Durant le programme, les participants travaillent à leurs traductions dans le cadre de deux ateliers de traduction, sous la tutelle de traducteurs expérimentés :

Patricia Klobusiczky a dirigé l'atelier de traduction vers l'allemand au *Literarisches Colloquium Berlin* (LCB). Après ses études de traduction littéraire à Düsseldorf et quelques années en tant que traductrice indépendante, elle a travaillé de 1996 à 2005 aux éditions Rowohlt. Depuis 2006, elle traduit de nouveau de l'anglais et du français vers l'allemand, des auteurs contemporains comme Françoise Giroud ou Marie Darrieussecq, et des classiques modernes comme Louise de Vilmorin ou Jean Prévost. Par ailleurs, elle enseigne régulièrement, notamment à la *Freie Universität* de Berlin, au *Deutscher Übersetzerfonds* et à la *Berliner Akademie für Autoren*.

Côté français, c'est Marie-Ange Roy qui a dirigé l'atelier de traduction au Collège international des traducteurs littéraires (CITL) d'Arles. De 1972 à 2008, elle a été maître de conférences au département d'Études germaniques de l'Université d'Aix-Marseille I puis



Patricia Klobusiczky



Marie-Ange Roy

de Paris VIII. Spécialisée en littérature des XIXe et XXe siècles ainsi qu'en traduction, elle a participé à des cercles de réflexion collective sur la traduction et animé des enseignements et des ateliers de traduction littéraire au sein de l'université. Parallèlement, elle a traduit ou co-traduit des auteurs tels que Christa Wolf, Stefan Zweig ou Max Weber, ainsi que des ouvrages d'histoire et de critique d'art.

Par-delà les ateliers de traduction, le programme Goldschmidt contribue à développer les échanges de droits entre la France, l'Allemagne et la Suisse. Des rencontres avec des éditeurs, des responsables de droits, des libraires, des agents et des scouts littéraires, donnent en effet aux jeunes traducteurs sélectionnés l'opportunité d'approfondir leur connaissance des structures éditoriales.

Car aujourd'hui, un traducteur doit non seulement faire preuve de compétences linguistiques, mais aussi connaître le fonctionnement du monde de l'édition. Voilà pourquoi les jeunes traducteurs se présentent au programme Goldschmidt avec le projet de traduire un texte libre de droits. Ainsi, ils prennent l'habitude de se tenir au courant des parutions potentiellement exportables dans le pays voisin.

La présente brochure a pour but de présenter les jeunes traducteurs et leur travail pendant le programme – à souligner que le choix des textes leur appartient.

Bonne lecture !

Das Georges–Arthur Goldschmidt–Programm 2016

Das Goldschmidt-Programm richtet sich an junge Literaturübersetzer aus Deutschland, Frankreich und der Schweiz.

2007 hat der Autor und Übersetzer Georges-Arthur Goldschmidt die Schirmherrschaft des Programms übernommen. Mit großer Leidenschaft teilt er seither Jahr für Jahr seine Erfahrung mit den Nachwuchsübersetzern.

Das Programm bietet den Teilnehmern die Gelegenheit, in zwei Übersetzungswerkstätten gemeinsam unter der Leitung erfahrener Übersetzer an ihren Texten zu arbeiten.

Patricia Klobusiczky leitete die Werkstatt für Übersetzungen ins Deutsche im Literarischen Colloquium Berlin (LCB). Nach ihrem Studium des Literaturübersetzens in Düsseldorf arbeitete sie zunächst als freiberufliche Übersetzerin und von 1996 bis 2005 als Lektorin für den Rowohlt Verlag. Seit 2006 ist sie wieder als freie Literaturübersetzerin aus dem Englischen und Französischen tätig; sie übersetzt zeitgenössische Autoren wie Françoise Giroud oder Marie Darrieussecq und moderne Klassiker wie Louise de Vilmorin und Jean Prévost. Zudem arbeitet sie regelmäßig als freie Dozentin, u.a. an der Freien Universität Berlin, im Auftrag des Deutschen Übersetzerfonds und an der Berliner Akademie für Autoren.

Auf französischer Seite leitete Marie-Ange Roy die Übersetzerwerkstatt im *Collège international des traducteurs littéraires* (CITL) in Arles. Von 1972 bis 2008 arbeitete sie als Dozentin für Deutsche Sprache und Literatur an der Universität in Aix-Marseille und dann in Paris.



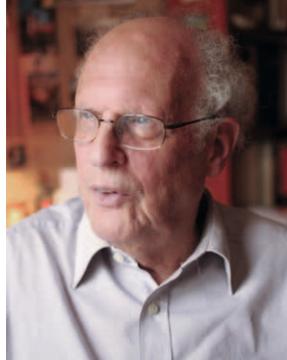
Spezialisiert auf Übersetzungsfragen, sowie die Literatur des 19. und 20. Jahrhunderts, nahm sie an Übersetzerateliers teil und unterrichtete literarisches Übersetzen an der Universität. Parallel dazu übersetzte sie allein oder in Zusammenarbeit Autoren wie Christa Wolf, Stefan Zweig und Max Weber, sowie geschichtliche Werke und Texte zur Kunstkritik.

Neben den Übersetzerwerkstätten trägt das Goldschmidt-Programm zur Entwicklung des Lizaustauschs zwischen Deutschland, Frankreich und der Schweiz bei. Dazu werden Treffen mit Verlegern, Lizenzverantwortlichen, Buchhändlern, Literaturagenten und -scouts organisiert. Auf diese Weise können sich die Nachwuchsübersetzer über Strukturen und Arbeitsweisen im Partnerland informieren.

Ein Übersetzer muss heutzutage nicht nur im sprachlichen Bereich kompetent sein, sondern außerdem profunde Kenntnisse darüber mitbringen, wie die Verlagswelt funktioniert. Deshalb bewerben sich die Nachwuchsübersetzer beim Goldschmidt-Programm mit einem Übersetzungsprojekt, dessen Rechte noch nicht ins Nachbarland verkauft wurden. Sie sollen dazu ermutigt werden, Ausschau zu halten nach möglichen exportfähigen Neuerscheinungen.

Sinn und Ziel dieser Broschüre ist die Präsentation der jungen Übersetzer samt Arbeitsproben – die Auswahl der Textstellen obliegt dabei den Übersetzern.

Viel Freude bei der Lektüre!



Le parrain : Georges-Arthur Goldschmidt

Georges-Arthur Goldschmidt naît le 2 mai 1928 à Reinbek, près de Hambourg. Il passe les dix premières années de sa vie dans le nord de l'Allemagne avec ses parents, Juifs convertis au protestantisme. En 1938, il rejoint la France en passant par Florence avec son frère aîné. Cachés dans un orphelinat de Haute-Savoie, ils échappent aux persécutions nazies, mais ne reverront plus jamais leurs parents. Georges-Arthur Goldschmidt prend la nationalité française ; le français devient sa langue. Il fait des études d'allemand à la Sorbonne et devient professeur de lycée à Paris.

Il se fait rapidement un nom en tant que traducteur de Kafka, Goethe, Nietzsche, Stifter, Büchner et Handke qui, à son tour, traduit vers l'allemand quelques textes de Goldschmidt. Parallèlement à son activité de traducteur, Georges-Arthur Goldschmidt écrit des essais et des textes autobiographiques en français, mais également, depuis peu, en allemand. Son œuvre comporte, entre autres ouvrages, *Le Miroir quotidien* (1981), *Un Jardin en Allemagne* (1986), *La Forêt interrompue* (1991), trois récits autobiographiques publiés en allemand (*Die Absonderung*, 1991, *Die Aussetzung*, 1996 et *Die Befreiung*, 2007) et son autobiographie *La Traversée des fleuves* (1999), traduite vers l'allemand par l'écrivain lui-même. En 2011, il publie sa nouvelle *L'Esprit de retour* aux Éditions du Seuil. Il publie en 2015 son récit *Les Collines de Belleville* aux Éditions Actes Sud.

Au cours de sa carrière, il reçoit, entre autres récompenses, le Prix Geschwister Scholl 1991, la Médaille Goethe 2002, le Prix France Culture 2004, le Prix Breitbach 2005 pour l'intégralité de son œuvre, ainsi que le Prix de l'Académie de Berlin 2014. En 1997, l'Université d'Osnabrück le nomme docteur *honoris causa* en tant que « médiateur et frontalier exceptionnel » entre la France et l'Allemagne. En 2009, il est nommé citoyen d'honneur de sa ville natale, Reinbek.

Der Schirmherr: Georges–Arthur Goldschmidt

Georges-Arthur Goldschmidt wird am 2. Mai 1928 in Reinbek bei Hamburg geboren. Seine ersten zehn Lebensjahre verbringt er mit seinen zum Protestantismus konvertierten jüdischen Eltern in Norddeutschland. 1938 wird er zusammen mit seinem älteren Bruder über Florenz nach Frankreich ins Exil gebracht, wo die beiden – versteckt in einem Waisenhaus in der Haute-Savoie – der Verfolgung durch die Nazis entgehen. Ihre Eltern aber sehen sie niemals wieder. Goldschmidt nimmt die französische Staatsbürgerschaft an und das Französische wird seine Sprache. Als junger Mann studiert er Deutsch an der Sorbonne und wird Gymnasiallehrer in Paris.

Schon bald macht er sich als Übersetzer deutscher Literatur einen Namen. Er überträgt Werke von Kafka, Goethe, Nietzsche, Stifter, Benjamin, Büchner und Handke, der wiederum einige von Goldschmidts Texten ins Deutsche übersetzt. Neben seiner Übersetzertätigkeit verfasst Goldschmidt zahlreiche Essays und autobiografische Texte auf Französisch und seit einiger Zeit auch wieder in deutscher Sprache. Zu seinen Werken zählen unter anderem *Der Spiegeltag* (*Le Miroir quotidien*, 1981), *Der unterbrochene Wald* (*La Forêt interrompue*, 1991), die auf Deutsch erschienenen autobiografischen Erzählungen *Die Absonderung* (1991), *Die Aussetzung* (1996) und *Die Befreiung* (2007), sowie die vom Autor selbst ins Deutsche übertragene Autobiografie *Über die Flüsse* (*La Traversée des fleuves*, 1999). 2014 erschien seine jüngste Erzählung *Der Ausweg* im S. Fischer Verlag.

Für seine Veröffentlichungen erhält er unter anderem 1991 den Geschwister-Scholl-Preis, 2002 die Goethe-Medaille, 2004 den Prix France Culture, 2005 den Joseph-Breitbach-Preis für sein Gesamtwerk sowie den Preis der Académie de Berlin 2014. 1997 verleiht ihm die Universität Osnabrück als „herausragendem Grenzgänger und Brückenbauer“ zwischen Deutschland und Frankreich die Ehrendoktorwürde. 2009 wird ihm die Ehrenbürgerschaft seiner Geburtsstadt Reinbek angetragen.

La parenthèse enchantée

Depuis quinze ans, le programme Goldschmidt a permis à près de 150 jeunes traducteurs allemands, français et suisses de vivre une expérience unique.

Unique par sa durée – avec ses dix semaines de séminaires, visites de maisons d'édition et ateliers de traduction, le programme Goldschmidt s'inscrit dans le temps, avec pour objectif une pleine immersion dans le monde éditorial et la langue de chaque pays.

Unique par son intensité – les dix jeunes traducteurs sélectionnés chaque année accomplissent un véritable périple géographique et linguistique qui requiert un engagement total de leur part en termes de travail, mais aussi de rencontres et d'échanges.

Unique par son exigence – la qualité des participants, des intervenants, des directeurs et directrices d'atelier, mais aussi la qualité littéraire des textes choisis et des textes traduits, ne sont plus à prouver et confèrent au programme une réputation excellente.

Enfin, le programme Goldschmidt est unique par la richesse et la profondeur des liens noués au fil des semaines au sein du groupe, entre tandems de traducteurs, traducteurs et tuteurs, parfois même entre les « Goldschmidt » de différentes sessions.

Durée, intensité, exigence, profondeur : ce sont les facettes d'une expérience de traduction unique, à mille lieues de la solitude et de l'âpreté parfois liées au métier de traducteur. C'est cette expérience qui, le temps d'un programme, offre chaque année à dix jeunes traducteurs le luxe d'une parenthèse enchantée.

Niki Théron,
Foire du livre de Francfort

Eine wunderbare Auszeit

Dank des Goldschmidt-Programmes konnten in den letzten fünfzehn Jahren 150 junge Übersetzer aus Deutschland, Frankreich und der Schweiz eine einzigartige Erfahrung machen.

Einzigartig was die Dauer betrifft – durch die zehn Wochen Seminare, Verlagsbesuche und Übersetzungswerkstätten, haben die Teilnehmer des Goldschmidt-Programms Zeit, in die Welt des Verlagswesens und in die Sprache der beiden Länder einzutauchen.

Einzigartig durch seine Intensität – die zehn ausgewählten jungen Teilnehmer reisen förmlich durch die beiden Sprachen und Länder, was ihren vollen Arbeitseinsatz erfordert und die absolute Bereitschaft, sich zu begegnen und auszutauschen.

Einzigartig durch seinen Anspruch – die Qualität der Teilnehmer, Referenten, Leiter und Leiterinnen der Ateliers, aber auch die literarische Qualität der ausgewählten und übersetzten Texte haben sich bewährt und dem Programm einen exzellenten Ruf verschafft.

Zudem ist das Goldschmidt-Programm einzigartig durch die Beziehungen, die während dieser Wochen in der Gruppe entstehen; zwischen den Übersetzer-Tandems, zwischen Teilnehmern und Leitern der Übersetzungswerkstätten und manchmal sogar zwischen den „Goldschmidts“ verschiedener Jahrgänge.

Dauer, Intensität, Anspruch, Tiefgründigkeit: all das sind die Facetten dieser einzigartigen Übersetzer-Erfahrung, die Meilen entfernt ist von der Einsamkeit und Anstrengung, die manchmal mit diesem Beruf verbunden sind. Und genau diese Erfahrung ermöglicht jedes Jahr zehn Teilnehmern, sich diese wunderbare Luxus-Auszeit zu gönnen.

Niki Théron,
Frankfurter Buchmesse

La relève suisse est aussi de la partie !

Depuis 2012, la Fondation suisse pour la culture, Pro Helvetia, s'est associée à ce beau projet qu'est le programme Goldschmidt, qui accueille depuis lors de jeunes traducteurs littéraires suisses. Ce programme unique enrichit et complète à merveille les diverses possibilités de soutien de notre fondation.

Dans un pays comme la Suisse, où le plurilinguisme et la diversité culturelle sont mis en avant et font partie intégrante du quotidien, la traduction joue un rôle essentiel dans le bon fonctionnement de notre pays. En tant que Fondation suisse pour la culture, Pro Helvetia souhaite contribuer autant que possible à promouvoir cet échange. C'est pour cela que notre fondation s'engage depuis des années dans la traduction littéraire, autant à l'intérieur du pays qu'à l'étranger. Dès 2017, le programme Goldschmidt fera étape en Suisse et offrira un aperçu de la scène éditoriale et littéraire de notre pays, à l'occasion de rencontres organisées par Pro Helvetia, en collaboration avec le Collège de traducteurs Looren. Le fait que Pro Helvetia, et avec elle de jeunes traducteurs suisses, puissent s'associer au programme Goldschmidt, s'intègre parfaitement dans notre politique. Grâce à cette coopération internationale, nous pouvons soutenir de manière ciblée la relève dans le domaine de la traduction.

Camille Luscher, Lionel Felchlin, Benjamin Pécoud et Marion Marti, quatre traducteurs suisses de talent, ont déjà pu profiter des ateliers mis en place et ont ainsi eu la chance de se perfectionner dans leur domaine professionnel.

Le programme permet par ailleurs aux jeunes participants de rencontrer personnellement des éditeurs. Ces rencontres leur ouvrent non seulement une connaissance des milieux éditoriaux, mais également de précieuses perspectives de coopération. De manière symétrique, les éditeurs peuvent découvrir de nouveaux auteurs et enrichir leur catalogue de littérature étrangère. Dans cette constellation favorable, il revient aux jeunes traducteurs de se faire les ambassadeurs passionnés des œuvres sur lesquelles ils travaillent, tout en servant simultanément la promotion de leur propre carrière.

La richesse et la diversité des traductions ayant vu le jour grâce au programme Goldschmidt sont autant de preuves de sa qualité. La Fondation Pro Helvetia se réjouit grandement que cette expérience soit reconduite, à l'écoute et au profit des nouvelles générations de traducteurs littéraires.

Angelika Salvisberg,
Responsable de la division Littérature et Société chez Pro Helvetia,
Fondation suisse pour la culture, Zurich

Der Schweizer Nachwuchs ist auch dabei!

Seit 2012 beteiligt sich die Schweizer Kulturstiftung Pro Helvetia am Goldschmidt-Programm, diesem ganz wunderbaren Projekt, das nun auch jungen Schweizer Literaturübersetzern offensteht. Das Goldschmidt-Programm ist einzigartig und ergänzt die sonstigen Fördermöglichkeiten unserer Stiftung aufs Schönste.

Die Übersetzung spielt in einem Land wie der Schweiz, wo Mehrsprachigkeit und Kulturvielfalt hochgehalten werden und Bestandteile des Alltags sind, eine wesentliche Rolle für das gute Funktionieren unseres Landes. Als schweizerische Kulturstiftung will Pro Helvetia dazu beitragen, diesen Austausch wo immer möglich zu fördern. Daher engagiert sich unsere Stiftung seit Jahren für die literarische Übersetzung im In- und Ausland. 2017 wird das Goldschmidt-Programm erstmals auch Station in unserem Land machen. In Zusammenarbeit mit dem Übersetzerhaus Looren wird Pro Helvetia einen Programmteil gestalten, um Einblicke in die Schweizer Verlags- und Übersetzerszene zu ermöglichen. Dass Pro Helvetia – und mit ihr junge Schweizer Übersetzer – 2012 in das Goldschmidt-Programm aufgenommen wurde, hat sich also wunderbar gefügt. Dank dieser internationalen Partnerschaft können wir auch den Übersetzer-Nachwuchs gezielt fördern.

Camille Luscher, Lionel Felchlin, Benjamin Péroud und Marion Marti, vier talentierte Übersetzer aus der Schweiz, konnten von den Werkstätten profitieren und hatten so die Chance, sich in ihrem beruflichen Umfeld weiter zu qualifizieren.

Darüber hinaus haben die Programmteilnehmer die Gelegenheit, Verleger persönlich kennenzulernen. Durch diese Begegnungen lernen sie nicht nur die Verlagsbranche besser kennen, sie eröffnen ihnen auch wertvolle berufliche Perspektiven. Ihrerseits können die Verleger auf diese Weise neue Autoren entdecken und ihren Katalog erweitern. Eine günstige Konstellation, in der die jungen Übersetzer zu leidenschaftlichen Botschaftern der von ihnen gewählten Texte werden und dabei gleichzeitig an ihrer eigenen Karriere arbeiten.

Die Vielseitigkeit der aus dem Goldschmidt-Programm hervorgegangenen Übersetzungen beweist seine Qualität. Die Schweizer Kulturstiftung Pro Helvetia freut sich sehr über die Fortsetzung dieser Zusammenarbeit, die der neuen Generation von Literaturübersetzern zugutekommen wird.

Angelika Salvisberg,
Leiterin Abteilung Literatur und Gesellschaft
der Schweizer Kulturstiftung Pro Helvetia, Zürich

L'atelier d'Arles 2016 : quelques aperçus

Travailler avec cinq tandems de traducteurs fait (re)découvrir aux participants comme au tuteur de l'atelier, généralement seuls quand ils traduisent, les joies et les batailles du travail collectif. La présence de germanophones est précieuse pour la lecture à haute voix du texte allemand, indispensable, car c'est elle qui donne à entendre cette musique du texte qui restera l'un des points décisifs lors de l'élaboration du texte français.

Autre point majeur préalable à toute traduction : l'analyse textuelle. Que dit la syntaxe qui permette de mieux cerner la perspective narrative, les voix à l'œuvre, de repérer les enchaînements, les récurrences, la modalisation, l'élément-clé de chaque phrase ? Ce travail à l'échelle du texte permet aussi, dans l'analyse sémantique, d'éviter de figer d'emblée une seule interprétation. Là encore, la participation active des natifs allemands a permis d'éclairer, entre autres, les implicites culturels et les ruptures de ton.

Tout cela participe du travail d'interprétation qui tend à déterminer quels effets produisent les outils linguistiques et sémantiques mis en œuvre en allemand. Une fois défini le ton propre à chaque texte, on peut entamer un travail de traduction qui se préoccupe du sens, des structures, rythmes, sonorités – bref, de l'ensemble de cette musique du texte que l'on contrôlera au final en lisant à haute voix le texte français.

J'aimerais illustrer la teneur de nos débats par quelques exemples concrets, en précisant que j'ai respecté les décisions finales des tandems même si d'autres solutions proposées me semblaient meilleures.

Deux textes posaient le problème de l'oralité. Pour l'extrait de Wolfgang Welt *Buddy Holly auf der Wilhelmshöhe*, retour nostalgique sur un monde révolu dans le langage cru d'un natif des corons paupérisés de la Ruhr, l'un des enjeux a été de ne pas céder à la tentation de réduire l'oralité aux ellipses et autres élisions, et de se souvenir que l'argot vieillit très vite. Dans la nouvelle de Rafik Schami *Eine Germanistin im Haus erspart den Psychiater*, la maîtrise de la langue allemande est un instrument de pouvoir des femmes allemandes sur

le narrateur étranger. Les singularités de l'expression de ce narrateur devaient donc moins que jamais être lissées.

La question de l'intertextualité est intervenue à propos de l'extrait de Wolfgang Popp *Felder oder mit dem Rücken zur Welt*, le *Schlafsaal* évoqué par le personnage de Felder a soulevé un vif débat. J'étais d'avis que le surnom de Dorian Gray donné au malade et le contexte de la mort à l'hôpital constituaient un réseau suggérant une traduction par *salle commune* plutôt que par *dortoir*, entre autres parce que *dortoir* ne s'emploie jamais en français dans le contexte de l'hôpital. Mais le groupe a défendu une optique contemporaine, les salles communes n'existant plus aujourd'hui et *dortoir* restant au plus près du composé allemand *Schlafsaal*. L'intertextualité est aussi un problème générationnel !

Dans le texte de Monique Schwitter *Eins im Anderen*, il est question d'un *Rumpfwitz*, une blague « amputée de ses quatre membres », mais dont l'effet comique surnage au sein d'un texte fortement mutilé. Comment traduire en français ? Une blague-tronc serait précis, mais ce n'est ni très parlant, ni très euphonique, une blague cul-de-jatte non plus. Et nous nous sommes finalement décidés pour une blague manchote, même s'il lui reste du coup quelques membres de plus qu'en allemand !

Dans le récit de Julia Wolf, les personnages sont saisis à travers leur apparence physique, leurs mouvements, leurs attitudes, leur laconisme, dans une langue qui joue la concision sans exclure la polysémie. La traduction du titre *Alles ist jetzt* était une difficulté avérée. En français, « tout est présent » ou « tout est le présent » sont ambigus, « tout est instant présent » trop instantané. Et si nous avons finalement opté pour « tout est maintenant », c'est que ce titre produit un effet d'étrangeté similaire à celui du titre allemand.

J'ai eu grand plaisir à partager ces trois semaines intenses avec un groupe dont l'énergie et la créativité ne se sont jamais démenties, qui a accepté les remises en cause tout en m'obligeant à faire de même. Et je conclurai en empruntant à Elmar Tophoven, éminent traducteur et fondateur du Collège européen des traducteurs de Straelen, cette formule que j'aime beaucoup : « Le traducteur n'est fidèle qu'à lui-même. »

Marie-Ange Roy,

Tutrice de l'atelier de traduction vers le français

Die Übersetzerwerkstatt in Arles 2016 – einige Einblicke

Während der Arbeit mit fünf Übersetzer-Tandems können sowohl Teilnehmer als auch Leiter des Ateliers, die sonst eigentlich allein übersetzen, die Freuden und Auseinandersetzungen beim Arbeiten in der Gruppe entdecken, oder wieder entdecken. Die Anwesenheit der deutschsprachigen Teilnehmer ist hilfreich beim Vorlesen der deutschen Texte, weil dadurch die Musik des Textes hörbar wird, die ein wichtiges Element bei der Erstellung des französischen Textes ist. Ein weiterer, wichtiger Schritt vor jeder Übersetzung ist die Textanalyse. Was sagt die Syntax über die Erzählperspektive und über jene Stimmen aus, die im Text laut werden? Welchen Aufschluss gibt sie über Wiederholungen, Übergänge, Abstufungsmöglichkeiten, über das Schlüsselement eines Satzes? Durch diese Arbeit an einer ganzen Textstelle vermeidet man in der semantischen Analyse auch, sich von vornherein auf eine einseitige Interpretation zu versteifen. Auch hier hat die Mitarbeit der deutschen Muttersprachler geholfen, die unterschwellig kulturellen Anklänge im Text zu erkennen und die Veränderungen in Ton und Erzählhaltung näher zu bestimmen.

Das alles ist bezeichnend für die Interpretationsarbeit, deren Ziel ist, herauszufinden, welche Effekte diese oder jene linguistische und semantische Vorgehensweise im Deutschen erzeugt. Erst wenn der spezielle Ton eines Werkes definiert ist, kann mit der Übersetzungsarbeit begonnen werden. Diese beschäftigt sich dann mit Sinn, Strukturen, Rhythmen und Klängen – kurz gesagt, mit allem, was die Musik dieses Textes ausmacht, die man später, durch das laute Vorlesen des französischen Textes, überprüfen kann. Ich möchte den Inhalt unserer Debatten an einigen konkreten Beispielen festmachen und darauf hinweisen, dass ich die von den Tandems getroffenen Entscheidungen respektiert habe, auch wenn mir andere Lösungsvorschläge besser erschienen. In zwei Texten stellte sich das Problem des Übersetzens von gesprochener Sprache. In dem Ausschnitt aus Wolfgang Welts Roman *Buddy Holly auf der Wilhelmshöhe* haben wir es mit einem nostalgischen Blick auf eine vergangene Zeit zu tun, beschrieben in der rauen Sprache eines Ruhrgebietlers, der aus einer verarmten Bergarbeitersiedlung stammt. Eine der Herausforderungen bestand darin, die gesprochene Sprache nicht auf Ellipsen und andere Auslassungen zu reduzieren und im Gedächtnis zu behalten, dass Umgangssprache sich schnell verändert. In Rafik Schamis Novelle *Eine Germanistin im Haus erspart den Psychiater* ist die Beherrschung der deutschen

Sprache ein Machtinstrument der deutschen Frauen über den ausländischen Erzähler. Die Besonderheiten seiner Ausdrucksweise durften also noch weniger als sonst ausgemerzt werden. Die Frage nach Intertextualität stellte sich im Textausschnitt *Felder oder mit dem Rücken zur Welt* von Wolfgang Popp. Der vom Protagonisten Felder erwähnte Schlafsaal hat eine lebhafteste Debatte entfacht. Ich war der Meinung, dass sein Spitzname Dorian Gray und der Todeskontext im Krankenhaus genug Hinweise darauf geben, den Schlafsaal mit *salle commune* zu übersetzen und nicht mit *dortoir*, unter anderem weil man letzteren Ausdruck im Französischen nicht in diesem Zusammenhang verwendet. Die Gruppe aber bevorzugte eine zeitgemäßere Lösung. *Salles communes* gebe es heute nicht mehr, und außerdem käme *dortoir* dem deutschen Schlafsaal am nächsten. Man sieht, Intertextualität ist auch ein Generationsproblem! Im Text vom Monique Schwitter *Eins im Anderen* ist die Rede von einem Rumpfwitz in einem verstümmelten Text. Ein stark zusammengekürzter Witz also, dessen Sinn verlorenzugehen droht. Wie aber übersetzt man einen Witz, dem sämtliche Gliedmaßen abgetrennt wurden, ins Französische? Ein *blague-tronc* wäre die wörtliche Übersetzung, klingt aber nicht gut, genauso wenig wie ein *blague cul-de-jatte*, ein Witz ohne Beine. Also entschieden wir uns für den *blague manchote*, einen Witz ohne Arme, auch wenn ihm im Französischen so etwas weniger Gliedmaßen fehlen. Der Text von Julia Wolf beschreibt die Charaktere über ihr Aussehen, ihre Bewegungen, und ihren Lakonismus in extrem knapper, aber trotzdem mehrdeutiger Sprache. Die Übersetzung des Titels *Alles ist jetzt* war natürlich ein Problem. „*Tout est présent*“ oder „*tout est le présent*“ im Französischen sind zu mehrdeutig. „*Tout est instant présent*“ zeitlich zu unmittelbar. Die unserer Meinung nach beste Lösung ist „*tout est maintenant*“, weil sie einen ähnlich merkwürdigen Effekt erzielt wie *Alles ist jetzt* im Deutschen.

Ich hatte viel Freude daran, drei intensive Wochen mit dieser Gruppe zu teilen, deren Energie und Kreativität nicht nachgelassen hat, die sich in Frage gestellt hat und mich so auch selbst dazu gezwungen hat. Und ich möchte mit den von mir sehr geschätzten Worten Elmar Tophovens, Übersetzer und Gründer des Europäischen Übersetzer-Kollegiums in Straelen, schließen: „Der Übersetzer ist nur sich selber treu.“

Marie-Ange Roy,
Leiterin der Übersetzungswerkstatt (vom Deutschen ins Französische)

Vorwort aus dem Französischen von Katja Petrovic

Le programme, et après ? /

Und was kommt nach dem Programm?

Une fois le programme Goldschmidt terminé, les participants s'éparpillent. Beaucoup gardent contact, certains continuent même de travailler en tandem. D'une seule voix, tous affirment que ce programme aura durablement marqué leur parcours professionnel. Mais concrètement, que deviennent-ils ? Cette année, Claudia Hamm nous raconte son expérience, à la fois en tant qu'ancienne participante et metteuse en scène de la lecture finale du programme Goldschmidt 2016.

Ersteinmal gehen alle Teilnehmer wieder ihrer Wege. Viele bleiben in Kontakt, manche arbeiten sogar weiter in Tandems zusammen. Einig sind sie sich alle darüber, dass das Programm ihren beruflichen Werdegang nachhaltig geprägt hat. Aber was konkret kommt danach? Claudia Hamm, ehemalige Goldschmidt-Teilnehmerin und Regisseurin der diesjährigen Abschlusslesung, beschreibt das aus ihrer Erfahrung.



Claudia Hamm

Claudia Hamm est metteuse en scène, auteure de théâtre et traductrice de l'allemand vers le français. Elle a notamment travaillé au *Burgtheater* de Vienne et a dirigé sa compagnie, *15febbraio*, dans différents théâtres et festivals en Italie, en France et en Allemagne. Ses traductions d'Édouard Levé, Emmanuel Carrère, Nathalie Sarthou-Lajus et Mathias Énard – pour n'en citer que quelques exemples – lui ont valu diverses récompenses. En 2016, elle a été nommée pour le Prix de la traduction de la Foire du livre de Leipzig, et a reçu le Prix du *Kulturkreis der deutschen Wirtschaft*.

Claudia Hamm ist Theaterregisseurin, Autorin von Bühnentexten und Übersetzerin aus dem Französischen. Sie arbeitete u.a. am Burgtheater Wien sowie mit ihrem Ensemble *15febbraio* an verschiedenen Theatern und auf Festivals in Italien, Frankreich und Deutschland. Für ihre Übersetzungen – u.a. Werke von Édouard Levé, Emmanuel Carrère, Nathalie Sarthou-Lajus und Mathias Énard – erhielt sie diverse Stipendien. 2016 war sie für den Übersetzerpreis der Leipziger Buchmesse nominiert und wurde vor kurzen mit dem Preis des Kulturkreises der deutschen Wirtschaft ausgezeichnet.

Une « Goldschmidt-story » typique ? Il y a dix ans, alors que j'étais boursière du programme Goldschmidt, notre groupe visita, comme tous les groupes chaque année, des maisons d'édition en France et en Allemagne. De retour à Berlin, j'eus la surprise de trouver dans ma boîte aux lettres un envoi de P.O.L. contenant, entre autres, *Suicide* d'Édouard Levé. La même année, sur la Foire du livre de Francfort, lors d'une lecture à plusieurs voix avec mon auteure et ma partenaire de tandem, je présentai le projet de traduction sur lequel j'avais travaillé pendant le programme. C'est à cette occasion que je rencontrai Andreas Rötzer, des éditions berlinoises Matthes & Seitz, qui venait juste d'acquérir les droits pour *Suicide*... Cet ouvrage court et dense m'ouvrit les portes de l'édition littéraire et, peu de temps après, je convainquis Andreas Rötzer d'intégrer à son catalogue la prose auto-fictive d'Emmanuel Carrère – aujourd'hui, nous en sommes au huitième ouvrage commun... Ce n'est peut-être pas une histoire typique du programme Goldschmidt, mais elle montre l'immense potentiel qu'il offre à tous ses participants. Les tandems bilingues permettent aux jeunes traducteurs, avec l'aide de tuteurs expérimentés, de peaufiner un projet coup de cœur, de rencontrer des éditeurs et de se professionnaliser.

Grâce à ces conditions de travail idéales, les traductions qui en résultent sont généralement de très grande qualité. La présente brochure vous en convaincra. J'ai eu la chance de découvrir les dix textes et leurs traducteurs lors de la préparation de la lecture scénique clôturant le programme. Pour cela, j'ai proposé aux dix participants de sélectionner les passages qui, en leur donnant du fil à retordre, avaient suscité des débats et autres déclinaisons de variantes. C'est cet « ordinaire » de la traduction que nous avons mis en scène ; la richesse des tempéraments et des talents s'est reflétée dans les différents types de proses, voix narratives, niveaux de langage historiques, degrés poétiques et ambiances de textes, mais aussi à travers la polyphonie de cette présentation chorale, les commentaires fantaisistes et les audacieuses propositions d'alternatives. Je vous souhaite pour cette lecture silencieuse autant de plaisir que j'en ai ressenti lors de la lecture à voix haute !

Claudia Hamm

Eine typische Goldschmidt-Story? Als ich vor zehn Jahren Stipendiatin des Goldschmidt-Programms war, besuchte unsere Gruppe, wie alle Gruppen jedes Jahr, Verlage in Deutschland und Frankreich. Zurück aus Paris lag in meinem Berliner Briefkasten überraschend eine Sendung des Verlags P.O.L, sie enthielt unter anderem das Buch *Suicide* von Édouard Levé. Auf der Frankfurter Buchmesse desselben Jahres konnte ich zusammen mit der Autorin und meiner Tandem-Partnerin mein Goldschmidt-Projekt vorstellen und traf dabei auf Andreas Rötzer vom Berliner Matthes & Seitz Verlag, der gerade die Rechte für *Suicide* erworben hatte... Das schmale, dichte Werk war mein Einstieg in meinen ersten Belletristik-Verlag. Kurz darauf konnte ich Andreas Rötzer überzeugen, die autofiktionale Prosa von Emmanuel Carrère in sein Programm aufzunehmen, inzwischen sind wir beim achten gemeinsamen Buch... Es mag keine typische Goldschmidtler-Geschichte sein, aber sie zeigt das ungeheure Potential dieses Stipendienprogramms für alle Beteiligten. In zweisprachigen Tandems haben junge Übersetzer die Möglichkeit, mit der Unterstützung versierter Mentoren an einem Projekt zu feilen, das ihnen am Herzen liegt, Verlagsvertreter kennenzulernen und an Professionalität zu gewinnen.

Die Übersetzungen sind durch die idealen Entstehungsbedingungen in der Regel von sehr hoher Qualität. Davon können Sie sich anhand der vorliegenden Broschüre überzeugen. Ich habe die zehn Texte und ihre Urheber kennenlernen dürfen, als ich für die Abschlusspräsentation eine szenische Lesung einrichtete. Dafür bat ich die Übersetzer, Stellen zu sammeln, die ihnen Probleme bereiteten, über die diskutiert worden war und für die sie mit alternativen Varianten jongliert hatten. Dieses täglich Brot des Übersetzens setzten wir in Szene. Die Vielfalt der Übersetzertemperaturen und -talente spiegelte sich in den unterschiedlichen Textsorten, Erzählerstimmen, historischen Sprachstufen und atmosphärischen Dichtegraden der Texte, aber auch in der Vielstimmigkeit während der zweisprachigen chorischen Präsentation, im launischen Kommentieren und forschen Vorschlägen von Übersetzungsalternativen wider. Ich wünsche Ihnen ebensoviel Vergnügen bei der Lektüre wie ich es bei der Lesung empfand!

Claudia Hamm

Remerciements

L'OFAJ, le BIEF (Bureau International de l'Édition Française) et la Foire du livre de Francfort et Pro Helvetia tiennent à remercier leurs partenaires :

Collège international des traducteurs littéraires (CITL), Arles
Literarisches Colloquium Berlin (LCB), Berlin

L'OFAJ, le BIEF et la Foire du livre de Francfort remercient également toutes les maisons d'édition, agences littéraires, institutions culturelles et personnes qui ont accueilli et soutenu les jeunes traducteurs dans le cadre du programme Georges-Arthur Goldschmidt 2016.

Du côté français :

Olivier Mannoni, ancien président de l'Association des traducteurs littéraires de France (ATLF) et responsable de l'École de traduction littéraire du Centre national du livre (CNL)

Norbert Czarny, critique littéraire à *La Quinzaine littéraire*

Institutions :

BIEF (Pierre Myszkowski, Katja Petrovic, Chayma Soltani), Collège international des traducteurs littéraires d'Arles CITL (Jörn Cambreleng, Chloé Roux), Institut Goethe à Paris (Aurélie Marquer, Ulla Wester)

Maisons d'éditions :

Actes Sud (Martina Wachendorff), Agone (Marie Hermann), Allia (Danielle Orhan), L'Arche (Claire Stavaux), Autrement (Raphaëlle Liebaert), Éditions Héloïse d'Ormesson (Sarah Hirsch, Lola Nicolle), Groupe Libella (Nils Ahl, Aurélie Roche), Le Nouvel Attila (Benoît Viot), Éditions Sabine Wespieser (Sabine Wespieser), Le Tripode (Frédéric Martin)

Revue :

Page des libraires (Georges-Marc Habib, Ingrid Svendsen)

Librairie :

Les Traversées (Antoine Fron)

Du côté allemand :

Institutions :

Börsenverein des deutschen Buchhandels (Thomas Koch), *Börsenverein des deutschen Buchhandels*, antenne berlinoise (Myriam Jochum), Bureau du livre de l'ambassade de France à Berlin (Myriam Louviot, Maud Ruget), *Frankfurter Buchmesse* (Anne-Kathrin Häfner, Maud Ruget, Niki Théron, Chloé Verdon), *Haus des Buches*, Institut français d'Allemagne (Myriam Louviot), *Literarisches Colloquium Berlin* LCB (Thorsten Dönges, Eva Laderick)

Maisons d'éditions :

Aufbau Verlag (Diana Kleßen, Amelie Thoma), Matthes & Seitz Verlag (Dr. Andreas Rötzer), Frankfurter Verlagsanstalt (Nadya Hartmann), Schöffling & Co .Verlag (Dr. Sabine Baumann, Kathrin Scheel), S. Fischer Verlage (Isabel Kupski, Sascha Michel, Eva Schrecklinger), Suhrkamp Verlag (Sabine Erbrich, Christoph Hassenzahl), Ullstein Verlag (Wiebke Bolliger, Claudia Puls), Verlag Klaus Wagenbach (Annette Wassermann), Verlagshaus Jacoby & Stuart (Maria Holtrop, Edmund Jacoby)

Agence littéraire :

Übersetzeragentur Brovot & Klöss (Thomas Brovot)

Du côté suisse :

Maisons d'édition :

Éditions d'En Bas (Jean Richard), Nagel & Kimche (Dirk Vaihinger), Éditions Zoé (Marylise Pietri)

Danksagung

Das DFJW, die internationale Abteilung der Frankfurter Buchmesse, das BIEF (Bureau International de l'Édition Française) und Pro Helvetia möchten ihren Partnern für die gute Zusammenarbeit danken:

Literarisches Colloquium Berlin (LCB)
Collège international des traducteurs littéraires (CITL), Arles

Das DFJW, die Frankfurter Buchmesse und das BIEF möchten ebenso herzlich allen Verlagen, Agenturen, kulturellen Einrichtungen und Personen danken, welche die jungen Übersetzer des Georges-Arthur-Goldschmidt-Programms 2016 unterstützt und empfangen haben.

Auf deutscher Seite:

Institutionen:

Börsenverein des deutschen Buchhandels (Thomas Koch), Börsenverein des deutschen Buchhandels, Berliner Büro (Myriam Jochum), *Bureau du livre de l'ambassade de France à Berlin* (Myriam Louviot, Maud Ruget), Frankfurter Buchmesse (Anne-Kathrin Häfner, Maud Ruget, Niki Théron, Chloé Verdon), Haus des Buches, *Institut français d'Allemagne* (Myriam Louviot), Literarisches Colloquium Berlin LCB (Thorsten Dönges, Eva Laderick)

Verlage:

Aufbau Verlag (Diana Kleßen, Amelie Thoma), Matthes & Seitz Verlag (Dr. Andreas Rötzer), Frankfurter Verlagsanstalt (Nadya Hartmann), Schöffling & Co. Verlag (Dr. Sabine Baumann, Kathrin Scheel), S. Fischer Verlage (Isabel Kupski, Sascha Michel, Eva Schrecklinger), Suhrkamp Verlag (Sabine Erbrich, Christoph Hassenzahl), Ullstein Verlag (Wiebke Bolliger, Claudia Puls), Verlag Klaus Wagenbach (Annette Wassermann), Verlagshaus Jacoby & Stuart (Maria Holtrop, Edmund Jacoby)

Übersetzeragentur:

Brovot & Klöss (Thomas Brovot)

Auf französischer Seite:

Olivier Mannoni, ehemaliger Vorsitzende der *Association des traducteurs littéraires de France* (ATLF) und Beauftragter der *École de traduction littéraire* vom *Centre national du livre* (CNL), Norbert Czarny, Literaturkritiker bei *La Quinzaine littéraire*

Institutionen:

BIEF (Pierre Myszkowski, Katja Petrovic, Chayma Soltani), *Collège international des traducteurs littéraires* d'Arles CITL (Jörn Cambreleng, Chloé Roux), Goethe-Institut Paris (Aurélie Marquer, Ulla Wester)

Verlage:

Actes Sud (Martina Wachendorff), Agone (Marie Hermann), Allia (Danielle Orhan), L'Arche (Claire Stavaux), Autrement (Raphaëlle Liebaert), Éditions Héloïse d'Ormesson (Sarah Hirsch, Lola Nicolle), Groupe Libella (Nils Ahl, Aurélie Roche), Le Nouvel Attila (Benoît Viro), Éditions Sabine Wespieser (Sabine Wespieser), Le Tripode (Frédéric Martin)

Zeitschrift:

Page des libraires (Georges-Marc Habib, Ingrid Svendsen)

Buchhandlung:

Les Traversées (Antoine Fron)

Auf schweizer Seite:

Verlage:

Éditions d'En Bas (Jean Richard), Nagel & Kimche (Dirk Vaihinger), Éditions Zoé (Marylise Pietri)

Les auteurs

Die Autoren

Wolfgang Welt

Monique Schwitter

Julia Wolf

Rafik Schami

Wolfgang Popp

Robert Alexis

Bertrand Belin

Jean-Michel Fortier

Hubert Haddad

Alexandre Seurat

Les traducteurs Die Übersetzer

Julien Lapeyre de Cabanes
Marion Marti
Sarah Raquillet
Lucie Reiss
Flavie Wartelle
d'Herlincourt

André Hansen
Lisa Käuffert
Julia Charlotte Kersting
Jacob Sandler
Jakob Schumann

Buddy Holly auf der Wilhelmshöhe

Wolfgang Welt

L'auteur / Der Autor

Wolfgang Welt, né en 1952 à Bochum, est un inclassable de la littérature allemande. Veilleur de nuit, journaliste rock, fils de mineur et passionné du rockeur Buddy Holly, il a publié chez Suhrkamp deux livres, *Buddy Holly auf der Wilhelmshöhe* (2006, recueil de trois romans) et *Doris Hilft* (2009). Toute autobiographique, l'œuvre de Wolfgang Welt raconte, crûment et avec tendresse, la vie d'un outsider qui se rêve écrivain dans un quartier prolétaire de Bochum, entre bière, football, rock'n'roll, hôpital psychiatrique et amours ratés.

Wolfgang Welt, geboren 1952 in Bochum, ist ein Outsider der deutschen Literaturszene. Der Nachtwächter, Rockjournalist, Bergmannssohn und Buddy-Holly-Fan hat bei Suhrkamp zwei Bücher veröffentlicht: *Buddy Holly auf der Wilhelmshöhe* (2006, drei Romane) und *Doris hilft* (2009). In seinem autobiographischen Werk erzählt Wolfgang Welt zärtlich-schonungslos vom Leben eines Außenseiters in Bochum, der zwischen Bier, Fußball, Rock'n' Roll, Psychiatrie und vermatselten Liebschaften vom Dasein als Schriftsteller träumt.



Julien Lapeyre de Cabanes

Le traducteur / Der Übersetzer

Né en 1989, Julien Lapeyre de Cabanes a étudié la littérature en classes préparatoires au lycée Henri IV, puis la géographie à l'École normale supérieure de Lyon. Après un séjour de deux ans en Turquie et en Suède et des études de turc à l'INALCO, il commence à traduire de la littérature turque (Yachar Kemal, Hakan Günday, Orhan Pamuk, entre autres) et de la poésie suédoise. Vivant à Berlin depuis deux ans, il saisit l'opportunité du programme Goldschmidt pour commencer à traduire de l'allemand. Il écrit également de la poésie, et peint, sous le pseudonyme de Julien Syrac.

Julien Lapeyre de Cabanes, geboren 1989, hat Literatur in Paris und Geografie in Lyon studiert. Nach jeweils zweijährigen Aufenthalten in der Türkei und Schweden und einem Türkischstudium am *Institut national des langues et civilisations orientales* beginnt er türkische Literatur (u.a. Yachar Kemal, Hakan Günday, Orhan Pamuk) und schwedische Poesie zu übersetzen. Seit zwei Jahren lebt er in Berlin, wo er sich im Rahmen des Goldschmidtprogramms der Übersetzung deutscher Literatur zuwendete. Darüberhinaus schreibt er poetische Texte und widmet sich der Malerei unter dem Pseudonym Julien Syrac.

julien.lapeyre@gmx.com

Buddy Holly auf der Wilhelmshöhe, Wolfgang Welt
Suhrkamp, 2006
491 pages / Seiten (123–125)

12 . September, 14.00 Uhr
Ende der Buddy-Holly-Woche 1981. Hätte ich Geld gehabt, wäre ich in London gewesen. Hab keine Ahnung, was dieses Jahr im Clarendon Hotel in Hammersmith los war. Am siebten wäre Buddy 45 geworden. Sah er nicht schon zu seinem Lebzeiten so alt aus? Heute ist Samstag, sein Geburtstag war am Montag, Kicker-Tag. Ich entnehme einer Rubrik, daß am selben Tag Erich Juskowiak 55 wird. 1958 Schweden: Er fliegt vom Platz. Da war's aus mit seiner Karriere, obwohl jeder wußte, daß es ein Allerweltsfoul gewesen war. Da kannte hier noch keiner Buddy Holly, der damals auf dem Höhepunkt seiner Karriere war, if you knew „Peggy Sue“. Ich komme von Hölzken auf Stöcksken, nennt man das assoziieren? Ich habe Abitur, bin nicht gebildet: kein Widerspruch. Aber ich weiß viel über Rock'n'Roll und Fußball. Ich weiß nicht, wie man ein Musikinstrument bedient, aber mit dem Leder kann ich seit zwanzig Jahren gut umgehen. Gestern bekam ich einen Brief von Willy Hagara. Nein, er ging bei der Redaktion des Marabo-Magazins ein. Der Chefredakteur weckte mich um halb zwölf: „Da ist ein Brief von Willy Hagara für dich gekommen.“ „Mach auf, lies vor.“

*Willy Hagara, Am Hendlberg 4,
6227 Hallgarten/Rheingau, 9. September 1981*

Lieber Herr Welt!

Ihr Artikel, betreffend meinen Auftritt in Dortmund am 2.8. hat mir sehr große Freude gemacht. Ihre Kritik ist objektiv ohne jede Abwertung und somit eine der besten, die ich je gehabt habe. Damit will ich nicht sagen, daß ich an schlechte Kritiken gewöhnt bin, aber immer auch in die besten schleicht sich für gewöhnlich etwas Mißgunst ein.

Meine Freude war, als ich das Blatt erhielt, um so größer, da es sich um eine Jugendzeitschrift handelt und die Kritik von einem jungen Menschen stammt. Ich gehöre zu denen, die Generationsprobleme wälzen. Als ich jung war, bekritteltete man „Die heutige Jugend“, und da ich mit 19 Jahren zu singen anfing, hatte ich es schwer, weil mir mein „zu jung sein“ im Wege war. Es ist eine Tatsache, daß man eine geraume Zeit scheel angesehen wird, weil man jung ist und andere Vorstellungen hat als die Älteren; und mit einem Male wird man zu alt befunden, um

12 septembre, 14h00
Fin de la Buddy Holly Week 1981. Si j'avais eu de l'argent, j'aurais été à Londres. Pas la moindre idée de ce que ça a donné cette année au Clarendon Hotel d'Hammersmith. Le sept, Buddy Holly aurait eu quarante-cinq ans. Est-ce qu'il n'avait pas déjà l'air aussi vieux de son vivant ? Aujourd'hui on est samedi, son anniversaire c'était lundi, jour du *Kicker Magazine*. J'apprends dans un article qu'Erich Juskowiak a eu cinquante-cinq ans le même jour. Suède 1958 : il se fait sortir du terrain. Et même si tout le monde savait que c'était une petite faute de rien du tout, c'en était terminé de sa carrière. Ici, personne ne connaissait encore Buddy Holly, qui à l'époque était au top de la sienne, *if you knew Peggy Sue*. Je passe du coq à l'âne, est-ce ça qu'on appelle libre association ? Je suis bachelier, et inculte : rien de contradictoire. Mais je m'y connais en rock'n'roll et en football. Je ne sais pas tenir un instrument de musique, mais question cuir, ça fait vingt ans que je touche ma bille. Hier, Willy Hagara m'a envoyé une lettre. Ou plutôt non, elle est arrivée à la rédaction du *Marabo Magazine*. Le rédacteur en chef m'a réveillé à onze heures et demie : « Il y a une lettre de Willy Hagara qui est arrivée pour toi. » « Ouvre et lis-la moi. »

*Willy Hagara, Am Hendlberg 4,
6227 Hallgarten/Rheingau, 9 septembre 1981*

Cher Monsieur Welt !

Votre article concernant mon concert du deux août à Dortmund m'a procuré la plus grande joie. Votre critique est objective sans être aucunement dévalorisante, et par conséquent l'une des meilleures que j'aie jamais obtenues.

Je ne veux pas dire par là que je suis un habitué des mauvaises critiques, mais même dans les meilleures vient toujours se glisser un peu d'envie.

Ma joie, lorsque j'ai reçu votre papier, a été d'autant plus grande qu'il s'agit là d'une revue pour les jeunes, et d'une critique émanant d'un jeune homme. Je suis de ceux que ne cessent de travailler les questions de génération. Quand j'étais jeune, on passait son temps à chercher des poux à la « jeunesse d'aujourd'hui », et comme j'ai commencé à chanter à dix-neuf ans, j'ai eu des difficultés, car on m'opposait que j'étais « trop jeune ». Il est un fait qu'une assez longue

vertrauenswürdig zu sein, obwohl man selbst die eigene Jugend noch empfindet, als lägen nicht 25 oder 30 Jahre dazwischen. Ihr Artikel hat mir bewiesen, daß es nicht daran gelegen ist, ob ein Mensch 20 oder 80 Jahre zählt, sondern ob er Anstand, Mut und Herz hat. Ich bedanke mich.

Herzlichst Willy Hagara

7. September 1981, 0 Uhr 01

Ich sitze mit einem Freund und drei Bekannten in einer Kneipe nahe der Ruhr-Uni. Das Clochard ist nicht voll, trotzdem hapert es wie immer an der Bedienung. Besaufen kann man sich hier nicht. „Wißt ihr, wen ich gerade im U-Bo stinkbesoffen getroffen habe? Ferdinand Perwersi. Kennt ihr nich'? Schiri in der zweiten Bundesliga. Wir hatten uns lange nicht gesehen, zuletzt wohl, als er uns gegen TuS Harpen pff. Wir gewannen 1:0 am Buß- und Betttag. Wir waren damals Tabellenletzter und Harpen Spitzenreiter. Ich war Spielführer, da der Dödel verletzt war. Mit uns ging's danach bergauf, Harpen wurde kein Meister. Ferdinand Perwersi ist der beste Schiri, den ich kenne. Er hatte letztes Jahr Schlagzeilen in Berlin gemacht. War im Fernsehen zu beobachten. Er drückte zwei Streithähne handgreiflich auseinander. Es stellte sich raus, daß er nachts zuvor, laut Bild-Zeitung, mit den Jacob-Sisters rumgemacht hatte. Die erste Liga hatte er verpaßt. Die anonymen Gutachter hatten ihm 66 Punkte gegeben, drei mehr hätte er zum Aufstieg gebraucht. Aber wißt ihr, wer heute vor 45 Jahren geboren wurde?“ „Ein Filmstar?“ „Nee.“ „Sänger?“ „Ja.“ Ich verberge meinen Buddy-Holly-Button. Ich trage einen Kordel-Schlips, wie ihn T-Bone Burnett auf dem Cover von „*Truth Decay*“ umhat, die Platte, auf die ich jahrelang gewartet hatte. Noch mal vierundzwanzig Stunden zurück: Buddy Hollys Geburtstag ist keine 24 Stunden mehr weg. Ich höre jetzt *Brown-Eyed Handsome Man*, die Platte, die ja alles ausgelöst hat, damals auf der Wilhelmshöhe. Endlich bin ich bei meinem Thema. 1963. Ich unterbreche hier: Ich will einigen Leuten ein Denkmal setzen, die sonst nicht mal einen Grabstein kriegen würden. Ich stell' mich hinten an. Von jetzt an Fußball, Rock'n'Roll und vor allem der Buddy Holly Club auf der Wilhelmshöhe. Ohne ihn gäb's mich so nich'.

Durch die sechs Leute kam ich als Zehnjähriger auf Buddy Holly, auf Rock-Musik, ich habe ihnen alles zu verdanken, gleichzeitig waren sie meine Vorbilder als Fußballer.

période durant, on vous regarde de travers parce que vous êtes jeune et que vous avez d'autres idées que les anciens ; puis d'un seul coup, on vous trouve trop vieux pour vous faire encore confiance, quand bien même vous continuez à vivre votre jeunesse comme s'il n'y avait pas vingt-cinq ou trente ans qu'elle était derrière vous. Votre article m'a donné la preuve qu'il ne s'agit pas de savoir si un homme a vingt ou quatre-vingts ans, mais s'il a de la tenue, du courage et du cœur. Je vous remercie.

Très cordialement, Willy Hagara

7 septembre 1981, 0h01

Je suis avec un ami et trois copains dans un bar près de la fac de la Ruhr. Le *Clochard* est loin d'être plein, et pourtant, côté service, ça laisse toujours autant à désirer. Pas l'endroit indiqué pour se bourrer la gueule. « Vous savez qui j'ai croisé complètement bourré au U-bo ? Ferdinand Perwersi. Vous le remettez ? Arbitre en D2. Ça faisait un moment qu'on ne s'était pas vus, la dernière fois ça doit remonter au match où il tenait le sifflet entre nous et l'US Harpen. C'était le Jour de la Repentance et on avait gagné 1-0. À l'époque, on était derniers au tableau et Harpen en tête du classement. C'était moi le capitaine, vu que le Glandu était blessé. Après ça on a remonté la pente, Harpen n'a pas été champion. Ferdinand Perwersi est le meilleur arbitre que je connaisse. Il a fait les gros titres l'an dernier à Berlin. On l'a vu à la télé. En train de séparer manu militari deux gusses qui se cherchaient des crosses. À en croire le *Bild*, la nuit d'avant, il avait fricoté avec les Jacob Sisters. Il a raté la D1. Les jurés anonymes lui avaient donné 66 points, il lui en manquait trois pour faire la montée. Mais est-ce que vous savez qui est né il y a quarante-cinq ans aujourd'hui ? »

« Une star de ciné ? » « Naaan. » « Un chanteur ? » « Ouais. » Je dissimule mon bouton Buddy Holly. Je porte une cravate ficelle comme celle que porte T-Bone Burnett sur la pochette de *Truth Decay*, le disque que j'ai attendu des années. Retour vingt-quatre heures en arrière : moins de 24h avant l'anniversaire de Buddy Holly. J'écoute *Brown-Eyed Handsome Man*, le disque qui a tout changé à l'époque, chez nous à Wilhelmshöhe. J'en arrive enfin à mon sujet. 1963. Ici je marque un temps d'arrêt.

Je veux élever un monument à quelques personnes qui sans ça n'auraient même pas droit à une pierre tombale. Je m'incline devant eux. Place au foot, au rock'n'roll, et surtout au Buddy Holly Club de Wilhelmshöhe. Sans lui ch'rais pas là.

C'est grâce à ces six personnes qu'à dix ans, j'ai découvert Buddy Holly, le rock, je leur dois tout, et en plus, au foot, ils étaient mes modèles.

Eins im Andern

Monique Schwitter

L'auteure / Die Autorin

Née en 1971 à Zurich, Monique Schwitter étudie le théâtre et la mise en scène à Salzbourg avant de travailler pour différents théâtres à Zurich, Francfort, Graz et finalement Hambourg, où elle vit actuellement avec sa famille. En 2010, elle quitte son métier de comédienne pour se consacrer à l'écriture. Elle publie deux romans, deux recueils de nouvelles et une pièce de théâtre. *Eins im Andern*, son deuxième roman, lui vaut le Prix du Livre Suisse 2015 et une nomination pour le Prix du Livre allemand 2016 et le Prix Ingeborg Bachmann.

Monique Schwitter, 1971 in Zürich geboren, studiert Schauspiel und Theaterregie in Salzburg. Danach hatte sie Engagements an Theatern in Zürich, Frankfurt, Graz sowie in Hamburg, wo sie heute mit ihrer Familie lebt. 2010 beendet sie ihre Schauspielkarriere, um sich ganz der Arbeit als Schriftstellerin zu widmen. Es erscheinen zwei Romane, zwei Erzählbände und ein Theaterstück. Für ihren zweiten Roman, *Eins im Andern*, wird Schwitter 2015 mit dem Schweizer Buchpreis ausgezeichnet. Außerdem wird sie für den Ingeborg-Bachmann-Preis nominiert und steht 2016 auf der Shortlist des Deutschen Buchpreises.



Marion Marti

La traductrice / Die Übersetzerin

Née en 1990, Marion Marti est de nationalité française et suisse, mais a toujours vécu en France. Elle obtient d'abord un master d'allemand à Besançon et Wuppertal, puis un master de traduction à l'Institut de Traducteurs, d'Interprètes et de Relations Internationales (ITIRI) de Strasbourg. Après un stage chez *Viceversa Littérature*, site Internet et revue trilingues suisses, elle choisit de se tourner vers la littérature helvétique, désireuse de promouvoir l'échange non seulement avec les pays voisins mais également entre les différentes zones linguistiques suisses. Elle est traductrice indépendante.

Marion Marti, 1990 in Frankreich geboren, besitzt zudem die Schweizer Staatsbürgerschaft. Sie absolviert zunächst ein Masterstudium in deutscher Literatur in Besançon und Wuppertal und studiert dann Übersetzen am ITI-RI in Straßburg. Nach einem Praktikum bei dem dreisprachigen Online-Magazin und Jahrbuch *Viceversa Literatur* wendet sie sich der Schweizer Literatur zu, um den literarischen Austausch zwischen der Schweiz und ihren Nachbarländern sowie den verschiedenen Schweizer Sprachgebieten zu fördern. Sie arbeitet als freiberufliche Übersetzerin.

marion.marti39@gmail.com

W er sich, wie ich, in der eigenartigen Situation befindet, kurz vor einer öffentlichen Lesung zu erfahren, dass der eigene Mann das Geld anderer Leute in Höhe eines Nettojahresgehaltes verspielt hat, entscheidet sich möglicherweise für den falschen Text. Und so lese ich das erste Kapitel *Ähnlich schnell, wie ein Mensch geht vor*, in Auszügen, versteht sich, weil heutzutage von keinem Literaturfreund mehr erwartet werden darf, dass er länger als siebzehn Minuten am Stück zuhört, selbst dann nicht, wenn es sich bei der Vorleserin um mich handelt, also um jemanden, der das gelernt hat. Es ist ein grausamer Vorgang, seinen eigenen Text zu verstümmeln. Erst päppelt man ihn, bis er einen wohlgeformten Körper hat und Beine, auf denen er aufrecht stehen kann, dann kappt man mit einem zarten Kugelschreiber, als handle es sich um ein Fleischarmesser, die Extremitäten, und wenn das nicht reicht, auch noch die Nase und die Ohren, bis man bei siebzehn Vorleseminuten angelangt ist. Es gibt wenige Regeln für einen erfolgreichen Auftritt, die erste lautet: Lies, was da steht. Wer diese Aufforderung befolgt, wird kaum Gelegenheit finden, sich gedanklich auf Abwege zu begeben. Das gilt auch für vertraute Texte: eigene, eingestudierte oder bereits mehrmals vorgetragene. Denn die Regel lautet nicht: Lies, was du glaubst, dass da steht, sondern: Lies, was da steht. [...]

An diesem Abend aber, und ich weiß nicht, wie, bringe ich es fertig, mir während des Vortrags einiges durch den Kopf gehen zu lassen, das nicht im Text steht. Dazu sehe ich fern, allerdings handelt es sich um eine Art Testbild, das zwar leicht schwankt, sich ansonsten aber nicht bewegt: Die Schar der Gläubiger, im Pulk, aufrecht stehend und schlecht beleuchtet. Das Bild hält sich, hartnäckig und starr, meine Versuche, einzelne bekannt anmutende Gesichter heranzuzoomen, um ihre Identität im Zwielicht zu überprüfen, scheitern. Wer nun glaubt, es sei unmöglich, gleichzeitig fernzusehen und zu lesen, irrt. Das Testbild flimmert über meinem Text – auch wenn ich umblättere. Um zu glotzen, brauche ich nicht einmal den Kopf zu heben. Und tue es auch nicht, wodurch ich Regel zwei missachte: Wirf alle paar Sätze einen wachsamen Blick ins Publikum und zähle die Schläfer. Wozu? Wer es je versucht hat, weiß, aus dieser einfachen Aufgabe entwickelt sich ein stummer, aber intensiver Dialog mit den Zuhörern, der jeden, wirklich jeden erreicht. Selbst die begabtesten Schläfer bedanken sich anschließend persönlich für die wunderbare Lesung und kaufen ein Buch. Verblüffend, aber wahr.



Quiconque se trouve comme moi dans l'étrange situation d'apprendre, juste avant une lecture publique, que son propre mari a perdu au jeu l'argent d'autrui à hauteur d'une année de salaire net est susceptible de faire une erreur dans le choix du texte.

Me voici donc en train de lire le premier chapitre, *Au rythme où marche un homme*, des extraits, bien entendu, parce que de nos jours, on n'est plus en droit de demander aux amateurs de littérature d'être à l'écoute plus de dix-sept minutes d'affilée, même quand la lecture est donnée par moi, c'est-à-dire par quelqu'un qui a appris à le faire. C'est un acte terrible que de mutiler son propre texte. D'abord, on le dorlote jusqu'à ce que son corps soit bien proportionné et que ses jambes puissent le porter, ensuite on en tranche les extrémités avec un délicat stylo à bille comme on le ferait avec un couteau de boucher, et si cela ne suffit pas, on tranche aussi le nez et les oreilles, jusqu'à ce qu'on en arrive à dix-sept minutes de lecture. Les règles pour réussir sa prestation sont peu nombreuses, la première étant : lis ce qui est écrit. Quiconque obéit à cette consigne n'aura guère l'occasion de laisser vagabonder ses pensées. Cela vaut également pour les textes que l'on connaît bien : les siens propres, ceux que l'on a répétés ou ceux que l'on a déjà présentés plusieurs fois. Car la règle ne dit pas : lis ce que tu crois voir écrit, mais : lis ce qui est écrit. [...]

Mais ce soir, je ne sais comment, je trouve le moyen, tout en parlant, de réfléchir à des choses qui ne sont pas dans le texte. En plus, je vois un film, ou plutôt une sorte d'image arrêtée qui, bien que tremblotante, reste totalement fixe : la horde des créanciers, debout, en rangs serrés et mal éclairés. L'image persiste, tenace et figée, je tente de zoomer sur tel ou tel visage qui me semble familier afin de vérifier son identité dans la pénombre, en vain. Ceux qui croient qu'il est impossible de lire tout en regardant un film se trompent. L'image arrêtée et papillotante se superpose à mon texte – même quand je tourne les pages. Pour la regarder, je n'ai même pas besoin de lever la tête. Ce que de toute manière je ne fais pas, enfreignant ainsi la règle numéro deux : jette un regard attentif au public toutes les deux ou trois phrases et compte les dormeurs. Pour quoi faire ? Quiconque s'est un jour attelé à cet exercice aisé sait qu'il s'ensuit un dialogue silencieux mais intense avec les auditeurs, dans lequel chacun, vraiment chacun est impliqué. Même les dormeurs de haut vol viennent ensuite en personne vous remercier pour cette formidable lecture et achètent un livre. Ahurissant, mais vrai.

Ich aber wage nicht, den Kopf zu heben, aus Angst, die Schar der Gläubiger habe sich nicht nur auf meinem Text, sondern auch im Vortragssaal breitgemacht, blicke mich aus vorwurfsvollen Augen an und riefe: Wo ist unser Geld?!

Ich weiß es nicht.

Sie weiß es nicht! höhnt die Schar der Gläubiger.

Er hat es verspielt, sage ich, oder meine innere Stimme, oder sonst jemand, jedenfalls kann ich es deutlich hören.

Verspielt! Und da hat sie seelenruhig zugesehen.

Nein, ich wusste nichts davon.

Schönen Gruß an den Herrn Gemahl, ihr habt zwölf Stunden Zeit, dann wird bezahlt, sonst... Die Schar der Gläubiger verstummt, und auch ihr Bild auf meinem Text verschwindet, stattdessen taucht ein unbekanntes Foto meiner beiden Kinder auf. Was wird hier gespielt? Was machen meine kleinen Söhne hier? Wer hat dieses Bild aufgenommen, wann, und warum? Beinahe hätte ich mich verlesen, oder versprochen, oder beides, beinahe. Erstaunt stelle ich fest, dass ich die ganze Zeit weiter vorgelesen habe, vielleicht etwas zu hastig, vielleicht mit der einen oder anderen sinnfreien Betonung, aber ohne zu stocken und fehlerfrei, ganz sicher. Denn zu allem Überfluss habe ich mir dabei auch noch zugehört. [...]

Warum aber ist *Ähnlich schnell, wie ein Mensch geht* der falsche Text?

Weil es eine Liebesgeschichte ist. Weil von der ersten Liebe die Rede ist, an die sich auch Menschen, die in Liebesdingen vergesslich sind, mit leuchtenden Augen und Herzen erinnern. Weil aus dem Text hervorgeht, auch in der verstümmelten Siebzehnminutenvariante, dass diese Liebe kein wirkliches Happyend hat. Weil das Publikum dazu neigt, eine Icherzählerin für die Autorin zu halten, eine Neigung, die sich verstärkt, wenn die Autorin ihren Ichttext auch noch selbst vorliest. [...] Möglicherweise wächst sich durch meinen introvertierten, unglücklichen Vortrag die Neigung des Publikums, die Erzählerin für die Autorin zu halten, zur Gewissheit aus, dass hier eine, genau eine und nur eine Person vor ihnen stehe: die Erzählerin. Eine unglücklich Liebende. Der ganze Vortrag ein einziger, langgezogener Schrei nach Liebe, ein Hilferuf an die Männer im Publikum. Wie ich auf diese Idee komme? Gleich.

Mais moi, je n'ose pas lever la tête de peur que la horde des créanciers ait envahi non seulement mon texte mais aussi la salle de conférence et qu'elle me lance des regards réprobateurs en criant : où est notre argent ?!

Je ne sais pas.

Elle ne sait pas ! ricane la horde des créanciers.

Il l'a perdu au jeu, dis-je, moi ou ma voix intérieure, ou n'importe qui d'autre, en tout cas je l'entends distinctement.

Perdu au jeu ! Et elle, elle est restée là tranquillement à le regarder faire.

Non, je n'étais au courant de rien.

Bien le bonjour à Monsieur votre mari, vous avez douze heures pour payer, sinon... La horde des créanciers fait silence, et l'image qui recouvrait mon texte disparaît elle aussi, à sa place surgit une photo de mes deux enfants que je n'ai jamais vue. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Qu'est-ce que mes petits garçons font là ? Qui a pris cette photo, quand, et pourquoi ? Il s'en est fallu de peu que je ne fasse une faute de lecture, ou de prononciation, ou les deux à la fois, vraiment de peu. Je constate étonnée que j'ai poursuivi la lecture pendant tout ce temps, peut-être en me pressant un peu trop, peut-être en prenant telle ou telle intonation vide de sens, mais sans hésiter ni me tromper, c'est certain. Car pour couronner le tout, je me suis aussi écoutée lire. [...]

Mais alors, pourquoi était-ce une erreur de choisir *Au rythme où marche un homme* ?

Parce que c'est une histoire d'amour. Parce qu'elle parle du *premier* amour, celui dont même les oublieux en matière d'amour se souviennent avec des étoiles dans les yeux et dans le cœur. Parce qu'il ressort de ce texte, même dans sa variante mutilée de dix-sept minutes, que cet amour ne connaîtra pas de réel *happy end*. Parce que le public a tendance à prendre une narratrice qui parle à la première personne pour l'auteure, tendance qui s'accroît si de surcroît, c'est l'auteure elle-même qui lit ce texte à la première personne. [...] Il se peut qu'en raison de ma lecture introvertie et maladroite, le public qui a tendance à prendre la narratrice pour l'auteure finisse par se convaincre qu'il a devant lui une seule, une unique personne : la narratrice. Une infortunée de l'amour. Cette lecture tout entière, un immense et interminable cri d'amour, un appel à l'aide adressé aux hommes présents dans le public. Pourquoi cette conclusion ? J'y viens.

Alles ist jetzt

Julia Wolf

L'auteure / Die Autorin

Julia Wolf naît à Groß-Gerau en 1980. Après ses études de littérature allemande et américaine, elle s'installe à Berlin, où elle travaille en tant qu'auteure de théâtre, de pièces radiophoniques puis de littérature. Pour son premier roman, *Alles ist jetzt*, elle reçoit le prix littéraire de la SARL Lotto Brandenburg, attribué chaque année à un auteur de Berlin ou du Brandebourg. Grâce à deux bourses du *Hessischer Literaturrat* en 2015, elle part en résidence d'écriture à Cetate en Roumanie et à la MacDowell Colony dans le New Hampshire.

Julia Wolf wird 1980 in Groß-Gerau geboren. Seit ihrem Studium der Germanistik und Amerikanistik lebt sie in Berlin, wo sie als Dramaturgin und Hörspiel- und Belletristikautorin arbeitet. Für ihr Romandebüt *Alles ist jetzt* erhält sie den Kunstpreis Literatur der Brandenburg Lotto GmbH, der jährlich an Autoren aus Berlin und Brandenburg verliehen wird. 2015 ist sie Stipendiatin des Hessischen Literaturrats in Cetate, Rumänien und in der MacDowell Colony in New Hampshire.



Sarah Raquillet

La traductrice / Die Übersetzerin

Née à Paris en 1987, Sarah Raquillet se familiarise avec la traduction de textes de langue allemande pendant ses études de philosophie à la Sorbonne. En 2012, elle termine son master à l'Université Humboldt de Berlin. Après avoir travaillé à la librairie parisienne Atout Livre, elle s'intéresse aux différents métiers de la chaîne éditoriale et effectue des stages à Berlin, notamment à l'agence littéraire Elisabeth Ruge, à la librairie Lettrétage et aux éditions Matthes & Seitz. En 2015, devenue familière du paysage littéraire franco-allemand, elle se tourne vers la traduction littéraire.

Sarah Raquillet, 1987 in Paris geboren, macht sich während ihres Philosophiestudiums an der Sorbonne mit der Übersetzung deutschsprachiger Texte vertraut. 2012 schließt sie ihren Master an der Humboldt-Universität zu Berlin ab. Nach ihrer Tätigkeit in einer Pariser Buchhandlung interessiert sie sich für verschiedene Berufe im Verlagswesen und absolviert Praktika in Berlin bei der Literaturagentur Elisabeth Ruge, der Buchhandlung Lettrétage und dem Matthes & Seitz Verlag. Bestens vertraut mit der deutsch-französischen Literaturlandschaft, wendet sie sich 2015 der literarischen Übersetzung zu.

sarah.raquillet@wanadoo.fr

Alles ist jetzt, Julia Wolf
Frankfurter Verlagsanstalt, 2015
160 pages / Seiten (24–27)

Kaum betritt Ingrid das Haus, setzt auch das Heulen ein. Es zieht durch die Räume, kreist um Ingrids Kopf, schlägt mit Fäusten gegen Türe und Wände, was tust du mir an. Etwas in Ingrid wird klein, wie ein Kind, das auf seinem Bett sitzt und lauscht. Das nicht an Gespenster glaubt und sich trotzdem fürchtet. Mama ist kein Gespenst, Mama ist einfach nur traurig. Ingrid wird wütend, was tust du mir an, warum hat Gordan sie hergebracht? Sie hatte alles vergessen, jetzt ist es da. Nicht als Erinnerung, sondern als Jetzt. Mama ist auf mich gefallen, ja, auf mich drauf. Den ganzen Tag hat sie auf der Terrasse gegessen, Ingrid hat ihren Schatten gesehen. Die Mutter ist nur oben die Mutter, unten ist die Mutter ein Stuhl. In ein Seidentuch gewickelt liegt die Mutter auf der Liege im Garten, sie blickt auf den Acker hinaus. Als gäbe es da etwas zu sehen. Neben sich das eiskalte Glas, in dem es bitzelt und klimpert. Eine Sonnenbrille versteckt ihr Gesicht. Wenn es dunkel wird, frisch, kommt die Mutter herein. Sie tritt zu Ingrid, die auf dem Boden sitzt, auf dem kratzigen Teppich, und fernsieht. Die Mutter, was spürt sie beim Anblick des Kindes, empfindet sie plötzlich Liebe, Zärtlichkeit für dieses am Boden kauernde Kind? Sie beugt sich hinab, und dann verliert sie das Gleichgewicht, sie fällt, ihr Busen, die Knochen, in Ingrids Gesicht. Die Katze der Nachbarn hat ihre Jungen erstickt, indem sie sich im Körbchen auf sie gelegt hat. Die waren zu schwach, sagt die Nachbarin und streicht Ingrid über den Kopf, es ist besser so, wirklich. Die Mutter rappelt sich schnell wieder auf, sie kniet, sie wankt, dann steht sie. Das Seidentuch ist etwas verrutscht, legt den Bikini frei, eine Brustwarze. Ich. Hasse. Dich. Drei Worte. Das Kind spuckt sie wie Kirschkerne. Gordans Schatten schwebt vor Ingrid her, durchs dunkle Wohnzimmer. Durchs Esszimmer schleichen sie in Richtung Küche, oder vielmehr: Gordan schleicht, Ingrid geht ganz normal. Im hell erleuchteten Rechteck des Türrahmens, am Herd die Mutter. Sie rührt in einem Topf, statt Gesicht ein Wust schwarzgrauer Haare. [...] Gabriele ruft Gordans Namen, nur sie nennt ihn so: Kai! Sie fällt ihm um den Hals. Ingrid tritt an den Kochtopf. Ich habe das Essen versalzen, jammert die Mutter am Hals ihres Sohnes. Versalzen ist gut, sagt Ingrid und kratzt mit dem Löffel in den verkohlten Resten am Boden des Topfes. Gabriele lässt Gordan los und wendet sich Ingrid zu. Ach, sagt sie, und ihre Tochter: Hallo. Das ist die Begrüßung. Gordan blickt von einer zu anderen. Aber das macht doch nichts, ruft er und reißt die Kühlschrantür auf, dann wollen

A peine Ingrid est-elle entrée dans la maison que déjà la plainte reprend. Elle passe de pièce en pièce, tournoie autour de la tête d'Ingrid, frappe du poing contre portes et murs, pourquoi tu me fais ça. Quelque chose en Ingrid se fait tout petit, comme un enfant assis sur son lit, aux aguets. Qui ne croit pas aux fantômes et qui a quand même peur. Maman n'est pas un fantôme, maman est tout simplement triste. Ingrid enrage, pourquoi tu me fais ça, pourquoi Gordan l'a-t-il amenée ici ? Elle avait tout oublié, maintenant c'est là. Pas comme un souvenir, mais comme un maintenant. Maman est tombée sur moi, oui, elle m'est tombée dessus. Elle est restée toute la journée assise sur la terrasse, Ingrid a vu son ombre. La mère n'est la mère qu'au-dessus de la ceinture, en-dessous la mère est une chaise. Enveloppée dans une étoffe de soie, la mère est allongée sur une chaise longue dans le jardin, elle regarde le champ au loin. Comme s'il y avait là quelque chose à voir. À côté d'elle, son verre glacé qui pétille et qui tinte. Des lunettes de soleil masquent son visage. Quand le soir tombe, que l'air fraîchit, la mère rentre. Elle s'approche d'Ingrid qui est assise par terre sur le tapis rêche et qui regarde la télé. La mère, que ressent-elle à la vue de l'enfant, éprouve-t-elle tout à coup de l'amour, de la tendresse pour cet enfant recroquevillé sur le sol ? Elle se penche sur lui, et alors elle perd l'équilibre, elle tombe, sa poitrine, ses os, en plein sur le visage d'Ingrid. La chatte des voisins a étouffé ses petits en se couchant sur eux dans la corbeille. Ils étaient trop faibles, dit la voisine en caressant la tête d'Ingrid, c'est mieux comme ça, vraiment. La mère se ressaisit vite, se redresse sur ses genoux, chancelle, la voilà debout. L'étoffe de soie a un peu glissé, laissant voir le bikini, un téton. Je. Te. Hais. Trois mots. L'enfant les crache comme des noyaux de cerise. L'ombre fuyante de Gordan précède Ingrid à travers l'obscurité du salon. Ils traversent la salle à manger à pas de loup en direction de la cuisine, ou plutôt : c'est Gordan qui marche à pas de loup, Ingrid marche tout à fait normalement. Dans le rectangle de lumière que dessine l'encadrement de la porte, la mère aux fourneaux. Elle touille quelque chose dans une casserole, pour tout visage une broussaille de cheveux gris-noirs. [...] Gabriele crie le nom de Gordan : Kai ! elle seule l'appelle ainsi. Elle lui saute au cou. Ingrid s'approche de la casserole. J'ai trop salé, gémit la mère au cou de son fils. Trop salé, t'es gentille, dit Ingrid en grattant avec une cuillère les restes carbonisés au fond de la casserole. Gabriele libère Gordan et se tourne vers Ingrid.

wir mal sehen, was wir hier haben! Waldbeerjoghurt und Gin, aha. Und hier – im Tiefkühl-
fach wird Gordan fündig – eine Pizza. Die ist noch gut, die kann man noch essen.

Alles ist jetzt und alles wie immer. Ingrid kniet vor dem Backofen. Der Käse auf der Pizza
schmilzt und wirft Blasen. Ingrid presst das Gesicht gegen das Fenster des Backofens, als
ob sie hineinkriechen wollte. Sie drückt die Wange immer fester gegen die heiße Scheibe,
immer fester, bis ihr schwarz wird vor Augen und es nebenan kracht. Flirrendes Licht, ihr
Gesicht glüht, Ingrid erhebt sich. Leichter Schwindel, Ingrid tastet sich an der Küchenzeile
entlang hinüber ins Wohnzimmer.

Gordan und Gabriele stehen neben dem Esstisch. Auf dem Boden vor ihnen ein Haufen,
Zeitschriften, Geschirr, allerlei Kram. Gabriele spielt Überraschung: Ach, Ingrid, weißt du.
Gordan lacht, der lacht sich scheckig. Der muss sich den Bauch halten vor Lachen, so lustig
findet er das.

Ach, weißt du, Ingrid, diese Aufräumeri ist mir lästig, einfach nur lästig. Mit dem Fuß
schiebt Gabriele den Haufen unter den Tisch. Das mache ich später, sagt sie und geht in
die Küche, jetzt wird gegessen.

Gordan sieht Ingrid an und demonstriert, wie die Mutter, einmal über den Tisch, mit
ausgestrecktem Arm, klar Schiff gemacht hat. Gordan sieht Ingrid an, er hört auf zu lachen,
lässt den Arm sinken.

Was ist denn mit deinem Gesicht passiert, du bist ja ganz rot?

Bevor Ingrid antworten kann, scheppert es wieder, dieses Mal in der Küche. Ingrid und
Gordan im Ausfallschritt, die Mutter hat irgendwas fallen gelassen, sich die Hände
verbrannt. Es scheppert noch einige Male, bevor sie schließlich sitzen, die Pizza mit dem
Brotmesser in drei gleich große Teile geschnitten und auf Teller verteilt worden, bevor
Gabriele noch einmal aufgesprungen und mit einer Flasche Wein an den Tisch zurückge-
eilt ist. Doch dann kehrt für einen Moment Ruhe ein. Gabriele erhebt ihr Glas und blickt zu
Gordan, Gordan gibt den Blick weiter an Ingrid. Frieden auf Erden und den Menschen ein
Wohlgefallen.

Ah, dit-elle, et sa fille : Salut. Fin des politesses. Le regard de Gordan passe de l'une à l'autre. Mais ça ne fait rien, s'exclame-t-il en ouvrant brutalement la porte du frigo, voyons voir ce qu'il y a là-dedans ! Yaourt aux fruits des bois et gin, ah ah. Et là – c'est dans le congélateur que Gordan finit par trouver – une pizza. Elle est encore bonne, on peut encore la manger.

Tout est maintenant et tout est comme toujours. Ingrid s'agenouille devant le four. Le fromage fond sur la pizza et fait des bulles. Ingrid presse son visage contre la porte du four comme si elle voulait se glisser à l'intérieur. Elle presse sa joue de plus en plus fort contre la vitre chaude, de plus en plus fort, jusqu'à ce qu'un voile noir lui brouille la vue et qu'un fracas se fasse entendre à côté. Lumière qui papillote, le visage en feu, Ingrid se relève. Léger vertige, Ingrid tâtonne le long de la cuisine jusqu'au salon.

Gordan et Gabriele se tiennent à côté de la table. Sur le sol devant eux, un tas : journaux, vaisselle, toutes sortes de trucs. Gabriele joue l'étonnée : Ah, Ingrid, tu sais.

Gordan rit, il se tord de rire. Il se tient les côtes tellement il trouve ça drôle.

Ah, Ingrid, tu sais, tout ce rangement m'enquiquine, ça m'enquiquine, tout simplement.

Du pied, Gabriele pousse le tas sous la table. Je ferai ça plus tard, dit-elle en se dirigeant vers la cuisine, maintenant on mange.

Gordan regarde Ingrid et lui mime comment sur la table, d'un seul mouvement du bras, la mère a fait place nette. Gordan regarde Ingrid, il cesse de rire et laisse retomber son bras. Qu'est-ce qui s'est passé avec ta figure, tu es toute rouge ?

Avant qu'Ingrid puisse répondre, un bruit de casse se fait de nouveau entendre, cette fois dans la cuisine. Ingrid et Gordan au pas de charge, la mère a laissé tomber quelque chose, s'est brûlé les mains. Encore quelques bruits de vaisselle choquée avant qu'ils soient enfin assis, que la pizza ait été coupée avec le couteau à pain en trois parts égales réparties dans les assiettes, avant que Gabriele se soit encore une fois levée d'un bond et hâtée de revenir à table avec une bouteille de vin. Et pourtant, le calme s'installe pour un moment. Gabriele lève son verre et regarde Gordan, Gordan passe ce regard à Ingrid. Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Eine deutsche Leidenschaft namens Nudelsalat

Rafik Schami

L'auteur / Der Autor

Rafik Schami naît en 1946 à Damas, en Syrie. Il s'exile en Allemagne en 1971, où il suit des études de chimie. Depuis 1982, il vit exclusivement de sa plume et compte actuellement parmi les auteurs de langue allemande de premier plan, avec de nombreux livres pour enfants et des romans. *Eine deutsche Leidenschaft namens Nudelsalat* (DTV, 2011) est un recueil de vingt nouvelles qui racontent l'Allemagne et les Allemands à travers les yeux d'un étranger.

Rafik Schami wird 1946 in Damas, Syrien, geboren. 1971 wandert er nach Deutschland aus und studiert dort Chemie. Seit 1982 lebt er ausschließlich vom Schreiben und gehört mit seinen zahlreichen Kinderbüchern und Romanen zu den wichtigsten deutschsprachigen Gegenwartsautoren. *Eine deutsche Leidenschaft namens Nudelsalat* (DTV, 2011) vereint zwanzig Erzählungen, die Deutschland und die Deutschen aus den Augen eines Ausländers beschreiben.



Lucie Reiss

La traductrice / Die Übersetzerin

Lucie Reiss naît en 1990 à Strasbourg. Après avoir passé les premières années de sa vie dans la région d'Ulm, elle rentre avec sa famille à Lille, où elle étudie d'abord l'histoire, avant de s'orienter vers la traduction puis l'interprétation. Diplômée d'un master en interprétation de l'ISTI (Institut supérieur de traducteurs et interprètes), à Bruxelles, elle vit et travaille depuis lors en Belgique.

Lucie Reiss wird 1990 in Straßburg geboren. Sie verbringt ihre ersten Lebensjahre in der Nähe von Ulm, bevor sie mit ihrer Familie nach Lille zurückkehrt. Sie studiert dort zunächst Geschichte und wendet sich dann dem Übersetzen und Dolmetschen zu. Seit Abschluss ihres Masters in Dolmetschen am ISTI (*Institut supérieur de traducteurs et interprètes*) in Brüssel lebt und arbeitet sie in Belgien.

alreiss59@hotmail.com

Eine deutsche Leidenschaft namens Nudelsalat, Rafik Schami
Deutscher Taschenbuch Verlag, 2011
208 pages / Seiten (74–82)

Eine Germanistin im Haus erspart den Psychiater

[...]

“// Mein Name ist Antun Sabuni, ich bin Christ wie du, aber Libanese. Ich habe meine Eltern im Bürgerkrieg verloren, und als ich später wie durch ein Wunder dem Tod entkam, wollte ich nicht mehr in Beirut bleiben. Ich wollte nach Paris, blieb aber in Berlin hängen, beendete mein Studium und fand bald Arbeit in einem Architekturbüro.“ [...] Antun räusperte sich. „Ich habe also“, fuhr er fort, „so gut Deutsch gelernt, dass ich alle Prüfungen bestehen und auch meine Arbeit hier bewältigen konnte, denn im Baugewerbe kommt es weder auf den Dativ noch auf den Akkusativ, sondern lediglich auf das Geld an. Aber mein Schicksal ist es, dass ich immer eine besondere Anziehung auf Germanistinnen ausübe. Anfangs dachte ich, mein französisch-arabischer Akzent wäre die Ursache, aber bald stellte ich fest, dass sie auf mich flogen, noch bevor ich den Mund aufmachte. Sie warfen mir – wie sagt man auf Deutsch – einen Schlafzimmerblick zu? Oder heißt das Bettblick?“

„Bettblick gibt es nicht“, sagte ich und lachte, weil ich mir wie ein Oberlehrer vorkam. Warum sollte es keinen Bettblick geben? Das ist eine noch erotischere Variante des Schlafzimmerblicks. Statt Antun für eine Bereicherung in der deutschen Sprache dankbar zu sein, korrigierte ich ihn kleinkariert.

„Herrlich“, sagte er, „du klingst auch wie eine meiner Verflorenen. Gott sei Dank muss ich dich nicht heiraten. Aber wie dem auch sei. Manche Männer, vor allem Ausländer, hätten sich über so viel Zuneigung der Frauen gefreut. Aber genau das war mein Unglück.“

„Warum denn Unglück“, fragte ich den kleinen sympathischen Mann, der mich an Dustin Hoffman erinnerte.

„Weil ich immer wieder krank wurde. Ich hätte gleich beim ersten Mal begreifen müssen, dass es mir nicht gut tut. Doris war hübsch und ich suchte dringend eine Freundin gegen die Einsamkeit. Aber obwohl sie acht Jahre jünger war als ich, korrigierte sie mir bald jeden Satz und ich wurde immer schweigsamer. Das war noch nicht einmal so schlimm. Viel schlimmer waren die Folgen der Korrekturen. Denn mit dem Genitiv begann die Frau, auch meine Ess-, Sex-, Sport- und Schlafgewohnheiten zu korrigieren. Es dauerte nicht lange und sie wollte mir verbieten, Gäste einzuladen. Sie meckerte jedes Mal über meine

Germaniste à domicile, psychiatre inutile

[...]

« Je m'appelle Antun Sabuni, je suis chrétien comme toi, mais libanais. J'ai perdu mes parents lors de la guerre civile, et lorsque, plus tard, j'ai échappé à la mort comme par miracle, je n'ai pas voulu rester à Beyrouth. Je voulais aller à Paris, mais je suis finalement resté à Berlin où j'ai terminé mes études et trouvé rapidement du travail dans un bureau d'architectes. » [...]

Antun s'éclaircit la voix : « J'ai suffisamment bien appris l'allemand pour réussir tous mes examens et m'en sortir au travail, poursuivit-il, car ce qui compte dans le bâtiment, ce n'est ni le datif ni l'accusatif, mais uniquement l'argent. Seulement voilà, j'attire les germanistes comme des mouches, tel est mon destin. Au début, j'attribuais cela à mon accent franco-arabe, mais je me suis vite aperçu qu'elles craquaient pour moi avant même que j'aie ouvert la bouche. Elles me lançaient des regards, comment dit-on déjà, plein de sous-entendus ? Ou est-ce qu'on dit plein de dessous-entendus ? »

« Les dessous-entendus, ça n'existe pas », répondis-je en riant de me voir ainsi jouer les cuistres. Pourquoi des regards plein de dessous-entendus n'existeraient-ils pas, après tout ? C'est une variante encore plus érotique des regards plein de sous-entendus. Au lieu d'être reconnaissant envers Antun pour sa contribution à l'enrichissement de la langue, voilà que je le corrigeais tel un idiot borné.

« Formidable, enchaîna-t-il, tu parles toi aussi comme une de mes ex. Mais Dieu soit loué, toi, au moins, je ne dois pas t'épouser. Enfin bref. Bien des hommes, surtout étrangers, se seraient réjouis de susciter tant d'intérêt chez les femmes. Mais c'est justement ce qui fit mon malheur. »

« Comment ça ton malheur ? » demandai-je à ce petit homme sympathique qui me faisait penser à Dustin Hoffman.

« Parce que je tombais sans arrêt malade. J'aurais dû comprendre dès le début que ça ne me faisait pas de bien. Doris était jolie et moi, je cherchais d'urgence une compagne pour remédier à ma solitude. Mais bien qu'elle ait huit ans de moins que moi, elle s'est bien vite mise à corriger chacune de mes phrases et moi, j'étais de plus en plus taciturne. Ça n'était pas encore très grave. Le plus grave, c'est ce qui a découlé de ces corrections. Car dans

Einkäufe und fand meine Kochrituale übertrieben. Sie verbot mir das Pinkeln im Stehen, das Schnarchen in der Nacht und das Schäferstündchen mit ihr unter freiem Himmel. Und für all die Sünden, die ich in der Sprache oder im Badezimmer beging, hatte sie eine psychologische Erklärung. Nichts war ohne Sinn, auch der Unsinn nicht.

„Bald kam ich mir wie in einer Reha-Klinik vor, und entsprechend sah ich auch aus. Ich kaufte ihr einen weißen Kittel und verschwand. Nach zwei weiteren verunglückten Beziehungen mit Germanistinnen schwor ich, die Brüder-Grimm-Brut, wie ich sie gehässig nannte, nie wieder unter mein Dach zu lassen.

„Flog eine Frau ohne Vorwarnung auf mich, blieb ich eiskalt und fragte trocken: ‚Germanistin?‘ Nickte sie bejahend, ging ich weiter. Ohne Abschied! [..]

„Drei Jahre blieb ich ohne Frau. Inzwischen war ich mir sicher, dass ich offenbar nur Sprachliebhaberinnen anzog, die mich früher oder später psychisch fertigmachen. Ich bereitete einen Katalog von zweiundsiebzig Fragen vor, die ich gnadenlos jeder Frau stellte, die mich anlächelte. Bei der geringsten, noch so versteckten Neigung zur deutschen Sprache stand ich auf, ‚um Zigaretten zu holen‘.

„Dann aber verliebte ich mich in eine Türkin. Sie heißt Gül, Rose. Sie ist irrsinnig lebendig, liebt Gäste und mich mit allem, was ich habe. Sie korrigiert mich nie, weil sie noch viel schlechter Deutsch spricht als ich. Ich korrigiere sie nie. Ich bin doch nicht verrückt, wegen irgendeinem Dativ eine solche Perle zu verlieren. Gül hatte zwei Jahre mit einem Germanisten zusammengelebt, der an allem etwas zu korrigieren hatte, aber als er ihr dann sogar zeigen wollte, wie man besser türkisch kocht, war sie ‚Zigaretten holen gegangen‘.

„Als eine Art Racheakt beschlossen wir die Tage der Woche in maskuline und feminine aufzuteilen. Am Montag sollte alles feminin sein, am Dienstag alles maskulin, Mittwoch wieder feminin usw. Sonntags war alles neutral. Wir lachten Tränen, denn plötzlich klang Deutsch ganz exotisch. Gül ist eine Wucht, aber...“ Der Libanese unterbrach sich und schaute mich mit traurigem Gesicht an.

„Was, aber? Du hast nun eine Rose an deiner Seite“, sagte ich, um ihn aufzumuntern.

„Das schon, aber sie hat inzwischen das Abitur nachgemacht und will Germanistik studieren.“

la foulée du génitif, cette femme s'est aussi mise à corriger mes habitudes en matière de nourriture, de sexe, de sport et de sommeil. Elle ne tarda pas à vouloir m'interdire d'inviter des gens. Elle se plaignait continuellement de mes achats et trouvait exagérés mes rituels de cuisinier. Elle m'interdit de pisser debout, de ronfler la nuit, et de l'entraîner faire des galipettes dans les prés. Et à tous les péchés que je commettais dans la langue ou dans la salle de bain, elle trouvait une explication psychologique. Rien n'était dénué de sens, pas même le non-sens.

« J'eus bientôt l'impression d'être un patient en centre de rééducation, et j'ai d'ailleurs fini par y ressembler. Je lui achetai une blouse blanche et disparus. Après que deux autres relations avec des germanistes eurent échoué, je me jurai de ne plus jamais laisser entrer sous mon toit la maudite descendance des frères Grimm, comme je les appelais haineusement.

« Si une femme craquait pour moi sans crier gare, je demeurais de marbre et demandais sèchement : "Germaniste ?" Si elle acquiesçait, je passais mon chemin. Sans un au revoir ! [...]

« Je suis resté trois ans sans femme. J'avais entre-temps acquis la certitude que je n'attirais que des amoureuses du langage qui finissaient, tôt ou tard, par me démolir psychiquement. J'élaborai une liste de soixante-douze questions que je posais, sans pitié, à toute femme m'adressant un sourire. À la plus petite inclination, même des mieux dissimulées, pour la langue allemande, je me levais pour aller "acheter des cigarettes".

« Et puis je suis tombé amoureux d'une Turque. Elle s'appelle Gül, Rose. Elle est follement vivante, elle aime avoir des invités et m'aime moi, tel que je suis. Elle ne me corrige jamais puisqu'elle parle encore moins bien allemand que moi. Je ne la corrige jamais. Je ne suis quand même pas fou au point de perdre pareille perle pour un quelconque datif. Gül a vécu deux ans avec un germaniste qui trouvait partout matière à corriger, mais lorsqu'il a voulu lui montrer comment on cuisine turc, elle est sortie "acheter des cigarettes".

« Dans une sorte d'acte de vengeance, nous avons décidé de répartir les jours de la semaine en masculin et féminin. Le lundi, tous les mots étaient féminins, le mardi, tous masculins, le mercredi de nouveau féminins etc. Le dimanche, c'était selon l'humeur. Nous riions aux larmes, l'allemand nous semblait tout à coup si exotique. Gül est vraiment super, mais... » Le Libanais s'interrompt et me regarda, le visage empreint de tristesse.

« Mais quoi ? Tu as désormais une rose à tes côtés », dis-je pour le reconforter.

« Ça oui, mais entre-temps, elle a passé son bac et veut devenir germaniste. »

Die Verschwundenen

Wolfgang Popp

L'auteur / Der Autor

Wolfgang Popp est un journaliste et écrivain autrichien, né en 1970 à Vienne. Après des études d'histoire et de sinologie, il dirige pendant longtemps des voyages d'étude en Asie. Aujourd'hui rédacteur culture pour la radio, il publie des nouvelles dans la revue littéraire *kolik* et s'adonne également à la photographie. Ses trois romans, *Ich müsste lügen* (Folio, 2013), *Die Verschwundenen* (Edition Atelier, 2015) et *Wüste Welt* (2016), sont conçus comme une « trilogie de la disparition ».

Wolfgang Popp, österreichischer Journalist und Schriftsteller, wird 1970 in Wien geboren. Nach einem Geschichts- und Sinologiestudium ist er lange als Studienreiseleiter in Asien tätig. Heute ist Wolfgang Popp Kulturredakteur beim Radio und betätigt sich nebenbei als Fotograf. Er veröffentlicht Kurzgeschichten in der Literaturzeitschrift *kolik*. *Wüste Welt* (2016) ist nach den Romanen *Ich müsste lügen* (Folio, 2013) und *Die Verschwundenen* (Edition Atelier, 2015) der dritte Teil seiner „Trilogie des Verschwindens“.



Flavie Wartelle d'Herlincourt

La traductrice / Die Übersetzerin

Flavie Wartelle d'Herlincourt naît en 1986 dans le Pas-de-Calais. Après une classe préparatoire littéraire, elle suit des études de littérature comparée et d'allemand à la Sorbonne. Elle a également étudié la littérature anglaise et américaine à l'Université de Cambridge, avant de se spécialiser en traduction littéraire et médiation interculturelle. Aujourd'hui installée à Hanovre, elle traduit de l'anglais et de l'allemand.

Flavie Wartelle d'Herlincourt wird 1986 im Pas-de-Calais geboren. Sie hat Komparatistik und Germanistik an der Sorbonne sowie englische und amerikanische Literatur in Cambridge studiert. Zudem hat sie ein Masterstudium in literarischer Übersetzung und interkultureller Vermittlung absolviert. Zur Zeit lebt sie in Hannover und übersetzt aus dem Englischen und Deutschen ins Französische.

flaviewdh@hotmail.fr

Die Verschwundenen, Wolfgang Popp

Edition Atelier, 2015

240 pages / Seiten (33–37)

Ich erschrak, als ich Felder sah. Nicht, weil er so gezeichnet war von seiner Krankheit, sondern weil sie, im Gegenteil, nicht die geringsten Spuren zeigte. Das dicke braune Haar, das völlig faltenlose Gesicht, die regen, überhaupt nicht glasigen Auge, alles genau wie ich es in Erinnerung hatte.

Schulz, sagte Felder, danke fürs Kommen, und schien überhaupt nicht überrascht, mich zu sehen.

Gut schaut du aus, meinte ich ganz spontan, und Felder nickte und erzählte, dass ein schwuler Krankenpfleger ihm den Spitznamen *Dorian Gray* gegeben habe.

Weil ich mich trotz meines Dahinsterbens überhaupt nicht verändere, sagte Felder. Vor dem Spiegel habe ich das Gefühl, die Zeit würde stillstehen, was seltsamerweise auch für einen Sterbenden nur schwer zu ertragen ist.

Felder lag in einem Einzelzimmer. Ruhig hast du es hier, sagte ich, ging zum Fenster, schob den Vorhang zur Seite und sah hinaus. Ein leichter Nebel hing in den Kiefern und lag über dem Rasen. Eine Patientin im weißen Bademantel schien mit ihren langsamen Schritten wie ein Geist auf dem Dunst zu schweben. Ich habe meine Wohnung verkauft, um mir dieses Einzelzimmer leisten zu können, erzählte Felder. Nach einem Leben allein wollte ich mich zum Sterben nicht in einen Schlafsaal legen.

Felder war, während er sprach, immer tiefer in sein Polster gesunken. Jetzt griff er mit seinen feingliedrigen Fingern zu dem Galgen über seinem Bett und zog sich hoch. Als er fast aufrecht dasaß, zeigte er hinüber zu zwei Tragentaschen aus dem Supermarkt, die neben seinem Schrank auf dem Boden standen.

Meine Studien, sagte Felder, alles, was ich in den letzten sieben Jahren zusammengetragen habe. Mein vergängliches Denken, zusammengehalten von unvergänglichem Polyäthylen. Wie Felder dann erzählte, bestanden seine über die letzten sieben Jahre hindurch geführten Aufzeichnungen ausschließlich aus ganz genau ausgewählten Zitaten. Beim Lesen hatte ich immer sofort gewusst, was in meine Arbeit gehörte und was nicht, so Felder, ohne aber auch nur die geringste Ahnung zu haben, was denn das Thema meiner Arbeit sein könnte und wie sich all das in Kapitel gliedern lassen könnte. Dabei bin ich mir sicher, dass meine Arbeit ein Thema hat, dass ich also eine ganz konkrete Fragestellung verfolgt

A la vue de Felder, je fus saisi. Non qu'il fût tellement marqué par sa maladie, mais parce que celle-ci, bien au contraire, ne se manifestait en rien. Les épais cheveux bruns, le visage sans la moindre ride, l'œil vif, nullement vitreux, tout était exactement comme dans mon souvenir.

Schulz, merci d'être venu, dit Felder sans paraître le moins du monde surpris de me voir. Tu as vraiment bonne mine, fis-je spontanément. Felder acquiesça et raconta qu'un infirmier homosexuel l'avait surnommé *Dorian Gray*.

Car bien que je me meure, je ne change absolument pas, dit-il. Face au miroir, j'ai le sentiment que le temps s'est arrêté, ce qui bizarrement, même pour un mourant, est difficile à supporter.

Felder occupait une chambre individuelle. Tu es vraiment au calme ici, dis-je ; j'allai à la fenêtre, écartai le rideau et regardai dehors. Un léger brouillard restait accroché aux pins et flottait au-dessus de la pelouse. Dans son peignoir blanc, une patiente marchait à pas lents avec des airs de fantôme glissant sur la brume. J'ai dû vendre mon appartement pour me payer cette chambre, expliqua Felder. Après une vie en solitaire, je ne voulais pas attendre la mort dans un dortoir.

Tandis qu'il parlait, Felder s'était enfoncé dans ses oreillers. À cet instant, ses doigts délicats agrippèrent la potence au-dessus de son lit et il se redressa. Une fois le dos à peu près droit, il désigna d'un geste deux sacs de supermarché posés à terre à côté de l'armoire. Mes recherches, dit Felder, tout ce que j'ai rassemblé ces sept dernières années. Ma pensée périssable dans son impérissable emballage de polyéthylène.

Felder raconta alors que ces carnets qu'il avait remplis au cours des sept années précédentes se composaient exclusivement de citations choisies avec grand soin. En lisant, dit-il, j'ai toujours su d'emblée ce qui devait figurer dans mon travail ou non, sans pour autant avoir la moindre idée de ce qu'était le thème de ce travail, ni de comment structurer le tout en chapitres. Cependant je suis convaincu que mon travail a un thème, que j'ai bel et bien suivi une problématique concrète et qu'un autre que moi, en parcourant mes carnets, saura aussitôt quelle est cette problématique.

habe, und dass einem anderen diese Fragestellung bei Durchsicht meiner Aufzeichnungen auch sofort klar werden würde.

Felder sank wieder in sein Polster zurück. Auch wenn seinem Gesicht keinerlei Erschöpfung anzusehen war, mussten ihn allein das Aufrechtsitzen und das Sprechen ungeheuer anstrengen. Mir fehlt also jemand, der meinen Aufzeichnungen einen Titel gibt und sie gliedert. Und nach reiflichen Überlegungen bin ich zu dem Schluss gekommen, dass du der Mensch bist, der diese Aufgabe erfüllen wird, sagte Felder, so als könnte ich gar nicht anders, als seinen letzten Wunsch zu erfüllen.

Felder betätigte den roten Knopf der Schaltvorrichtung, die über seinem Bett baumelte, woraufhin, kaum eine Minute später, die Schwester im Zimmer erschien und er mich bat, kurz draußen zu warten. Als ich am Gang stand, fiel mir auf, dass auf dem Namenschild neben seiner Tür *Ravenscraft* stand. Als die Schwester mit dem Bettpfanne Felders Zimmer verließ und ich wieder hineinging zu ihm, sprach ich ihn darauf an.

Da steht ein falscher Name an deiner Tür, sagte ich.

Ich weiß, sagte Felder, so hieß der Mann, der vor mir in diesem Zimmer gelegen ist. Ich habe ihnen gesagt, sie sollen den Namen dort lassen. Als ein anderer stirbt es sich leichter. Das Fenster stand offen. Trotzdem roch ich noch die Mischung aus Kot und Desinfektionsmittel. Felder hatte jetzt die Plastiktragetaschen mit seinen Aufzeichnungen vor sich auf dem Bett stehen. Die Schwester musste sie ihm hinaufgehoben haben.

Dass ein Leben in zwei Taschen passt, noch dazu in zwei billige Plastiksäcke aus dem Supermarkt, sagte Felder, ist beruhigend und verstörend zugleich. Hätte ich als 18-Jähriger gewusst, dass ich in meinem Leben nicht mehr zu tun habe, als zwei Taschen mit Aufzeichnungen zu füllen, hätte mich das sicherlich entspannt. Andererseits frage ich mich schon hin und wieder, ob ich nicht etwas hätte schaffen sollen, das nicht in irgendeine Taschen passt. [...]

Wir sagten nichts, und durch die Stille wurde die Luft wie zum Schneiden. Jetzt eine Partie Billiard im *Weidinger*, sagte ich, das wäre es. Felder nickte und drehte den Kopf wieder zum Fenster. Ein Windstoß blähte den weißen Vorhang, und ich sah, dass Felder sich auf die Unterlippe biss. Ich musste an Philip und Raffael denken, die zwei Klassen über uns waren und regelmäßig ins *Weidinger* kamen zum Schachspielen. Philip galt unter den Lehrern als verstecktes Genie, und Raffael wich nicht von seiner Seite. Mich zogen meine Klassenkameraden oft damit auf, dass Felder und ich die beiden abkupferten, wobei Felder dabei natürlich das Genie war und ich der Lakai. Felder gegenüber sagten sie aber nie etwas. Felder ließen sie in Ruhe.

Felder se laissa retomber sur ses oreillers. Bien que son visage ne trahît nullement l'épuisement, le seul fait de rester assis et de parler devait l'éxténuer.

Il me faut donc quelqu'un pour donner un titre à mes carnets et les structurer. Et après mûre réflexion, j'ai conclu que c'était toi qui allais remplir cette tâche, dit Felder, comme s'il m'eût été impossible de ne pas exaucer son dernier vœu.

Felder actionna le bouton rouge de la télécommande qui pendouillait au-dessus de son lit, sur quoi, à peine une minute plus tard, l'infirmière fit son apparition et Felder me pria d'attendre dehors un instant. Une fois dans le couloir, je remarquai que le nom indiqué sur sa porte était *Ravenscraft*. Quand l'infirmière quitta la chambre en emportant le bassin, je retournai au chevet de Felder et lui en touchai un mot.

Le nom sur ta porte, ce n'est pas le bon, dis-je.

Je sais, répondit Felder, c'est celui de l'homme qui occupait la chambre avant moi. Je leur ai demandé de le laisser là. Mourir est plus facile lorsqu'on est quelqu'un d'autre.

La fenêtre était grande ouverte. Il subsistait pourtant une odeur d'excrément mêlée à celle du produit désinfectant. Felder avait à présent devant lui, posés sur son lit, les sacs plastiques contenant ses carnets. C'est l'infirmière qui avait dû les lui apporter.

Qu'une vie tienne dans deux sacs, dit Felder, deux vulgaires sacs plastiques de supermarché en plus, c'est à la fois rassurant et bouleversant. Si à dix-huit ans j'avais su que tout ce que j'aurais à faire dans la vie, c'était de noircir des carnets et d'en remplir deux sacs, j'aurais à coup sûr été plus détendu. D'un autre côté, je me demande quand même de temps en temps si je n'aurais pas dû créer quelque chose qui ne tienne pas dans de simples sacs. [...]

Nous nous taisions, et à force de silence l'atmosphère fut bientôt à couper au couteau.

Une partie de billard chez *Weidinger*, dis-je, voilà ce qu'il nous faudrait. Felder acquiesça et détourna la tête vers la fenêtre. Une bourrasque gonfla le rideau blanc et je vis que Felder se mordait la lèvre inférieure. Je pensai alors à Philip et Raffael ; deux classes au-dessus de nous au lycée, ils venaient souvent jouer aux échecs chez *Weidinger*. Aux yeux des professeurs, Philip était une sorte de génie, et Raffael ne le quittait pas d'une semelle. Mes camarades se fichaient souvent de moi en disant que Felder et moi copions sur les deux grands, Felder dans le rôle du génie, bien entendu, et moi dans celui du larbin. Mais devant Felder, ils ne disaient jamais rien. Felder, ils le laissaient tranquille.

L'Homme qui s'aime

Robert Alexis

L'auteur / Der Autor

Né en 1956, Robert Alexis vit reclus à Lyon et préfère la discrétion que son modèle l'écrivain B. Traven lui a inspiré. Il refuse les images médiatiques et ne se montre pas en public. Son œuvre est une lutte contre toute identité préétablie. Dans ses romans, il aborde entre autres les thèmes de la drogue (*La Véranda*), de la sexualité (*La Robe*) et de l'Homme-machine (*Flowerbone*). *L'Homme qui s'aime* est son neuvième roman.

Robert Alexis, 1956 geboren, lebt zurückgezogen in Lyon und bevorzugt, wie sein Vorbild, der Schriftsteller B. Traven, keine Aufmerksamkeit zu erregen. Er lehnt Bildmedien ab und tritt nicht in der Öffentlichkeit auf. Sein Werk ist ein Kampf gegen festgelegte Identitäten. In seinen Romanen behandelt er Themen wie Drogenkonsum (*La Véranda*), Sexualität (*La Robe*) und Maschinenmenschen (*Flowerbone*). *L'Homme qui s'aime* ist sein neunter Roman.



André Hansen

Le traducteur / Der Übersetzer

André Hansen naît en 1985 à Rostock. En 2011, il termine ses études de littérature française et comparée, en obtenant le triple diplôme des universités de Mayence, Dijon et Bologne. Depuis 2012, il travaille à l'Université de Mayence en tant que conseiller pour les cursus internationaux et agent du département d'études et d'enseignement. Il vit à Berlin et traduit du français, de l'italien et de l'anglais vers l'allemand.

André Hansen wird 1985 in Rostock geboren. Sein Studium der Allgemeinen und Vergleichenden Literaturwissenschaft und der Französischen Philologie absolviert er 2011 mit einem Dreifachabschluss an den Universitäten Mainz, Dijon und Bologna. Seit 2012 arbeitet er an der Mainzer Universität als Studienmanager für internationale Studiengänge und Mitarbeiter der Abteilung Studium und Lehre. Er lebt in Berlin und übersetzt aus dem Französischen, Italienischen und Englischen.

andrehanzen.ah@gmail.com

L'Homme qui s'aime, Robert Alexis

Le Tripode, 2014

320 pages / Seiten (51–55)

Je fréquentais régulièrement le Ritz. Lucile et moi apprécions le calme et le luxe de ses salons. On aurait pu me reconnaître. Il n'en fut rien. Fausto parlait avec volubilité de Paris qu'il découvrait, de ses études, de ses projets.

Une très jolie femme occupait une table avec ses deux enfants. Je copiais son attitude, le buste bien droit sur le siège qu'elle n'occupait qu'à moitié. Hormis ses enfants, elle ne voyait personne, le monde se cantonnait au cercle intime qui seul retenait son attention. Comme elle, je limitais mon intérêt à l'homme qui me faisait face, au service de porcelaine pour le thé, au verre que Fausto touchait du bout des doigts sans être aussi entreprenant qu'aux Tuileries.

– Pourrais-je... Puis-je savoir, pardonnez mon indiscretion, ce que deux jeunes femmes de votre condition faisaient à la Salle d'Armes ?

Je m'attendais à cette question et m'y étais préparée. Il n'y avait guère que deux réponses possibles. Ou je mentais et prétextais d'un égarement sans suite, ou je disais la vérité.

– Deux femmes, dites-vous ? De femme, il n'y en avait qu'une, et elle est partie.

– Je ne comprends pas.

– C'est pourtant simple.

– Voulez-vous dire ?...

La jolie maman baissa la tête quand son mari la rejoignit. Je fis de même.

– Regardez-moi, dit Fausto. [...] Voulez-vous dire que ?... Mais c'est impossible, parfaitement impossible !

– Tous les serveurs ici me connaissent. Voulez-vous qu'on en appelle un ? Il lui faudra peu de temps pour identifier celui qui se déguise sous une robe et quelques accessoires.

L'Italien se tourna vers la salle.

– Ont-ils déjà deviné ?

– Je ne le pense pas.

– Savez-vous bien dans quelle situation vous me mettez ?

– Vous ne courez aucun risque. Observez les deux messieurs sur votre gauche. Ils ne portent pas sur moi une attention équivoque. Ils voient une ravissante demoiselle qu'ils auraient abordée si vous n'étiez pas là.

Das Ritz besuchte ich regelmäßig. Lucile und ich schätzten die Heiterkeit und die Pracht seiner Salons. Man hätte mich erkennen können. Nichts dergleichen geschah. Fausto plauderte lustvoll über seine Pariser Erkundungen, sein Studium, seine Projekte.

An einem der Tische saß eine sehr hübsche Frau mit ihren beiden Kindern. Ich ahmte ihre Haltung nach, kerzengerade, auf der Stuhlkante. Sie hatte nur Augen für ihre Kinder, die Welt beschränkte sich auf den trauten Kreis, dem allein ihre Beachtung galt. Ganz wie sie begrenzte ich meine Aufmerksamkeit auf den Mann, der mir gegenüber saß, auf das Teeservice aus Porzellan, auf das Glas, das Fausto, nicht mehr so forsch wie noch in den Tuilerien, mit den Fingerspitzen berührte.

„Dürfte ich... darf ich erfahren, ich möchte nicht aufdringlich sein, warum junge Damen von Ihrem Stand in die Salle d'Armes gegangen sind?“

Ich hatte diese Frage erwartet und mich darauf vorbereitet. Es kamen ohnehin nur zwei Antworten in Frage. Entweder log ich und gab vor, wir hätten uns lediglich verirrt, oder ich sagte die Wahrheit.

„Damen, sagen Sie? Sagen wir Dame, es gab nur eine, und die ist gegangen.“

„Ich verstehe nicht.“

„Dabei liegt es doch auf der Hand.“

„Wollen Sie sagen...?“

Die hübsche Mutter senkte den Kopf, als ihr Ehemann sich zu ihr setzte. Ich tat es ihr gleich.

„Sehen Sie mich an“, sagte Fausto. [...] „Wollen Sie etwa sagen, dass...? Aber das ist unmöglich, ganz und gar unmöglich!“

„Hier kennen mich alle Kellner. Wollen Sie, dass wir einen kommen lassen? Er wird nicht lange brauchen, um zu erkennen, wer sich hier hinter einem Kleid und ein paar Requisiten verbirgt.“

Der Italiener blickte in den Saal hinter sich.

„Ist ihnen schon etwas aufgefallen?“

„Das denke ich nicht.“

– Rassurez-vous, je ne vous gênerai pas plus longtemps.

Fausto se leva, appela un garçon et voulut régler l'addition. Surpris par le prix de la consommation, il chercha dans ses poches de quoi compléter le montant. Je sortis de mon porte-monnaie l'argent qui lui manquait.

– Je vous rembourserai, dit-il sans m'accorder un regard.

– Ah oui ? Et comment si l'on ne se revoit pas ?

– Se revoir ? Dites un jour, une heure, un endroit, je réglerai ma dette, mais vous viendrez, je vous en prie, tel que la nature vous a fait.

– La nature ? N'avez-vous pas dit que vous étiez en France pour apprendre à bâtir des ponts ? Y-a-t-il des ponts dans la nature, des rails, des charpentes métalliques ? Que font les humains si ce n'est rajouter à la nature ce qui manque à leurs besoins ? Je rajoute à la mienne ce qui lui manque. Ce soir, je suis femme avec vous, reconnaissez que cela me va assez bien.

Fausto se rassit. [...] C'est avec une voix totalement changée, celle d'un capitaine qui vient de perdre une première bataille, qu'il reprit.

– Je sais que de telles choses existent. J'ai toujours eu pour ceux qui s'y adonnent les jugements les plus durs. Et puis, je suis homme. Comment un homme peut-il... peut-il désirer un autre homme ? Cela m'est parfaitement étranger. Pour tout dire, cela me dégoûte. Dire que j'ai failli vous embrasser !

– Est-ce un homme qui apprenait de votre bouche le nom des étoiles ?

– Je croyais que...

– ...Et vous aviez raison. Ne voyez rien d'autre en moi que ce dont témoignent les apparences. Les ponts que vous construirez s'érigeront au-dessus des précipices. C'est à ce prix qu'ils permettent d'atteindre l'autre rive. Admettons que je suis cette rive et que vous êtes en ce moment au-dessus d'un précipice. N'y-a-t-il pas de la beauté à franchir les passages que la nature interdit ? Suis-je indigne des efforts que vous produirez afin de me rejoindre ? Là-bas, nous serons tous les deux, plus seuls, plus heureux encore du fait de notre différence. Bâissez et traversez ! Je suis toute prête à vous aimer.

– Comment pourriez-vous m'aimer ?

– Vous le saviez aux Tuileries.

– Et moi, comment pourrais-je vous aimer ?

– Quittez vos jugements ! Mes doigts ne sont-ils pas délicats ? N'ai-je pas une jolie bouche, de jolies dents, les yeux, les jambes, la poitrine d'une femme ?

Je commandai une nouvelle consommation. Le serveur apporta deux verres de cognac

„Wissen Sie, was Sie mir damit antun?“

„Ihnen droht keine Gefahr. Sehen Sie sich die beiden Herren zu Ihrer Linken an. Die Beachtung, die sie mir schenken, ist mehr als eindeutig. Die beiden sehen eine hinreißende junge Frau, die sie längst angesprochen hätten, wären Sie, Monsieur, nicht an meiner Seite.“

„Seien Sie beruhigt, ich werde Sie nicht weiter stören.“

Fausto stand auf, rief den Kellner und wollte die Rechnung begleichen. Vom Preis überrascht, durchsuchte er Hose und Hemd nach weiterem Geld. Ich entnahm meiner Börse den Betrag, der ihm fehlte.

„Das werde ich Ihnen erstatten“, sagte er, ohne mich eines Blickes zu würdigen.

„Ach ja? Und wie, wenn wir uns nicht mehr wiedersehen?“

„Wiedersehen? Nennen Sie den Tag, die Zeit, den Ort, ich bezahle die Schulden genau, geben Sie mir aber Ihr Manneswort und kommen Sie, wie die Natur Sie gemacht.“

„Die Natur? Sagten Sie nicht, Sie seien in Frankreich, um den Brückenbau zu erlernen? Gibt es denn Brücken in der Natur, Schienen, Metallgerüste? Was macht der Mensch anderes, als der Natur hinzuzufügen, was er an ihr vermisst? Meiner füge ich hinzu, was sie vermischen lässt. Mit Ihnen bin ich heute Abend ganz Frau, geben Sie zu, dass mir das ziemlich gut steht.“

Fausto setzte sich wieder. [...] Er sprach mit ganz anderer Stimme weiter, der Stimme eines Hauptmanns, der gerade seine erste Schlacht verloren hat.

„Ich weiß, dass es so etwas gibt. Diejenigen, die dieser Sache frönen, habe ich immer scharf verurteilt. Schließlich bin ich ein Mann. Wie kann ein Mann... einen anderen Mann begehren? Das ist mir vollkommen fremd. Offen gesagt widert es mich an. Und ich hätte Sie beinahe geküsst!“

„Hat etwa ein Mann aus Ihrem Munde die Namen der Sterne erfahren?“

„Ich dachte...“

„...und das zu Recht. Sehen Sie in mir nur, was der Augenschein bezeugt. Die Brücken, die Sie bauen, überwinden Abgründe. Ohne sie bliebe das andere Ufer unerreichbar. Lassen wir zu, dass ich dieses Ufer bin und Sie gerade an einem Abgrund stehen. Ist es nicht schön, Übergänge zu wagen, die die Natur uns verwehrt? Bin ich nicht die Mühe wert, die Sie auf sich nehmen, um zu mir zu gelangen? Dort werden wir zweisam sein, für uns, noch glücklicher ob unserer Verschiedenheit. Bauen und queren Sie! Ich bin ganz und gar bereit, Sie zu lieben!“

„Wie könnten Sie mich lieben?“

„In den Tuilerien wussten Sie es.“

et des cigarettes. Je n'avais plus envie d'imiter la dame avec ses enfants. Privée de genre défini, j'inventai de toutes pièces un statut à ma mesure. Fausto, troublé à l'extrême, dodelinait de la tête. Que faisait-il encore avec moi ? Pourquoi n'était-il pas parti ?

Nous conversâmes une heure entière. Sans être conquis, il paraissait de minute en minute moins rétif à ma requête.

Pour payer, je sortis deux gros billets de mon porte-monnaie. Embarrassé, il leva les yeux au plafond. Sur le lustre, mille diamants scintillaient.

„Und ich, wie könnte ich Sie lieben?“

„Verlassen Sie Ihren Standpunkt! Sind meine Finger nicht zierlich? Habe ich nicht einen hübschen Mund, schöne Zähne, die Augen, die Beine, die Brust einer Frau?“

Ich bestellte erneut. Der Kellner brachte zwei Gläser Cognac und Zigaretten. Mir war die Lust vergangen, die Dame mit den Kindern nachzuahmen. Wenn mir kein eindeutiges Geschlecht zustand, ersann ich mir eben meinen ureigenen Status. Fausto, aufs Äußerste verwirrt, schüttelte langsam den Kopf. Was machte er noch hier mit mir? Warum war er nicht gegangen?

Wir unterhielten uns bestimmt eine Stunde lang. Wenn er auch nicht bezwungen war, schien er von Minute zu Minute meinem Ansinnen weniger Widerstand zu leisten. Zum Zahlen holte ich zwei große Scheine aus meiner Börse. Verlegen blickte er zur Decke. Am Kronleuchter glitzerten tausend Diamanten.

Requin

Bertrand Belin

L'auteur / Der Autor

Bertrand Belin, né en 1970, grandit sur la presqu'île de Quiberon, en Bretagne. En France, on le connaît surtout pour sa musique et ses chansons. Il a fait partie de plusieurs groupes de musique, a produit des bandes-son pour différents court-métrages et a sorti, en 2015, son sixième album solo. *Requin*, son premier roman paru la même année, est une réflexion à l'humour mordant sur la vie et la mort.

Bertrand Belin, geboren 1970, wächst auf der bretonischen Halbinsel Quiberon auf. In Frankreich hat er sich bisher vor allem als Musiker und Chansonnier einen Namen gemacht. Er wirkte in verschiedenen Gruppen mit, komponierte Musik zu Kurzfilmen und brachte 2015 sein sechstes Soloalbum heraus. Im selben Jahr legte er mit *Requin* seinen Debütroman vor, in dem er auf bissig-humorvolle Weise über Leben und Tod philosophiert.



Lisa Käuffert

La traductrice / Die Übersetzerin

Lisa Käuffert naît en 1989 à Ulm. Elle étudie la communication interculturelle et le français à Sarrebruck, avant de suivre un master binational d'études interculturelles européennes à Ratisbonne et Clermont-Ferrand. C'est au cours de cette formation qu'elle découvre les lettres et la traduction littéraire, disciplines qui deviennent ses matières principales. À la fin de ses études, elle part s'installer en Alsace, où elle vit actuellement.

Lisa Käuffert, 1989 in Ulm geboren, studiert interkulturelle Kommunikation und französische Kulturwissenschaft in Saarbrücken. Dank des binationalen Masters Interkulturelle Europastudien in Regensburg und Clermont-Ferrand entdeckt sie sowohl die Literaturwissenschaft als auch das Literaturübersetzen und macht diese zu ihren Schwerpunkten. Nach Beendigung ihres Studiums lässt sie sich im Elsass nieder.

L.Kaeuffert@gmx.de

Requin, Bertrand Belin
P.O.L., 2015
192 pages / Seiten (129–133)

J'étais à descendre une échelle d'acier rouillé qui disparaissait dans l'eau noire du port afin d'attraper un litre de lait UHT stérilisé qui flottait en surface, quand, ayant probablement hérité de mon grand-oncle son art de la chute, mon pied a dérapé sur les algues vertes. Mon menton a cogné très fort le barreau juste sous moi, deux dents de devant ont sauté avant que je ne parte en arrière pour me retrouver trois mètres plus bas, en bottes, jean et canadienne, dans une eau à dix degrés. Je me suis battu comme un diable pour revenir jusqu'à l'échelle en remettant à plus tard la douleur qui gonflait dans ma bouche. Je me demande s'il n'aurait pas mieux valu que je périsse durant cet hiver-là plutôt que maintenant, dans ce contre-réservoir si paisible et entouré de tant de gens, de Peggy, d'Alan et de tous ceux auxquels je vais gâcher l'après-midi.

Cette fameuse nuit où j'ai pêché du lait, ce sont des crevettes que j'étais venu chercher. La ville entière était battue par le vent et la pluie. Impossible d'avancer à vélo sans être à tout instant emporté de part et d'autre de la chaussée par les rafales cinglantes et salées. Dans les rues, sur le port, pas un chat. Le quai, les cales, les deux phares, les lampadaires et même le vent sonore contre les obstacles, tout ça semblait fait du même bois. Tout ça était fait du même bleu, un bleu d'ardoise luisant, un bleu de corneille et de cétacé, un noir presque.

Devant moi la nuit et sa couvée tout entière disparaissaient comme une lampée de pétrole dans la gorge d'un géant. Attendant d'être moi-même perdu, je voyais s'enfuir le port et ses infrastructures vers un œsophage métaphysique aux abords duquel se précipitaient tout en vrac : goélands, étoiles, granit et tout le mobilier portuaire, dragues, casiers, chaluts, baos, poubelles, et la volée d'épingles glacées qui tenait lieu de pluie à ce décor monochrome, elle aussi, comme tout le reste, rejoignait le grand œsophage avec un empressement incompréhensible. Une mécanique cosmique à la beauté paradoxale, un mouvement débordant de volupté, mais de volupté renversée, la volupté de fidèles se piétinant.

Dans cette obscurité s'avalant et se régurgitant elle-même, dans les coups de vent, je lançais mon carretel pour la première fois. Je le ramenaient doucement tout en marchant le

Ich stieg gerade eine rostige Stahlleiter hinunter, die im schwarzen Hafenwasser verschwand, um nach einem Liter H-Milch zu langen, der auf der Wasseroberfläche trieb, als ich – vermutlich hatte mir mein Großonkel die Kunst des Sturzes vererbt – auf den grünen Algen ausrutschte. Mein Kinn schlug heftig auf die Stange unter mir auf, zwei Vorderzähne sprangen heraus, ich fiel nach hinten und landete drei Meter tiefer mit Stiefeln, Jeans und dicker Winterjacke in zehn Grad kaltem Wasser. Ich kämpfte wie wild, um zur Leiter zurückzugelangen, und verschob den Schmerz, der in meinem Mund anschwellte, auf später. Ich frage mich, ob ich nicht besser damals im Winter umgekommen wäre, als jetzt in diesem friedlichen Druckerhaltungsbecken, von so vielen Menschen umgeben, von Peggy, Alan und all jenen, denen ich den Nachmittag verderben werde.

In dieser besagten Nacht, in der ich Milch gefischt habe, wollte ich eigentlich Garnelen fangen. Die ganze Stadt war von Wind und Regen gepeitscht. Es war unmöglich, mit dem Fahrrad voranzukommen, ohne ständig von den scharfen und salzigen Windstößen auf der Fahrbahn hin- und hergezerrt zu werden. Auf den Straßen und am Hafen war keine Menschenseele. Der Kai, die Schiffsbäuche, die zwei Leuchttürme, die Straßenlaternen und sogar der Wind, der an allem vorbeipfiff, was ihm im Weg stand, das alles schien aus demselben Material beschaffen. Alles war aus demselben Blau: ein glänzendes Schieferblau, ein Krähenblau, ein Walblau, fast schon ein Schwarz.

Vor mir verschwand die Nacht und ihre gesamte Brut wie ein Schluck Öl in der Kehle eines Riesen. Während ich darauf wartete, selbst ebenfalls zu verschwinden, sah ich den Hafen und seine komplette Infrastruktur in Richtung eines übernatürlichen Schlundes flüchten, auf dessen Rand hin alles durcheinander zustürzte: Möwen, Sterne, Granit und das ganze Hafeninventar, Dredgen, Reusen, Schleppnetze, Langleinen, Abfalleimer, und auch der Schauer eisiger Nadeln, der dieser einfarbigen Kulisse als Regen diente, eilte mit unverständlicher Hast auf den großen Schlund zu. Eine kosmische Mechanik von paradoxer Schönheit, eine vor Sinnlichkeit überschäumende Bewegung, eine verquere Sinnlichkeit allerdings, die Sinnlichkeit von Gläubigen, die sich gegenseitig auf die Füße trampeln.

long de la cale comme je l'avais fait tant de fois, lorsque j'aperçus, flottant à une quinzaine de mètres du bord, une boîte blanche. Une chose blanche de la taille d'une boîte à sucre flottait, secouée par le ressac, et coulait de temps à autre emportée par son propre poids à quelques centimètres sous la surface. Balayant du regard l'étendue d'eau noire devant moi, je découvris trois, puis six et enfin onze boîtes comme celle-ci, petites embarcations abandonnées organisées en une étrange constellation mutant au gré des courants du port. Je remontai en hâte puis relançai de toutes mes forces mon carrelet dans la direction de la première boîte de manière à la dépasser et à l'attraper en revenant sur elle. Il fallait que je tire rapide et raide pour que le carrelet ne s'enfonce pas trop et qu'il ratisse la surface au moins jusqu'à la boîte. Mes efforts ne furent pas couronnés de succès mais à la longue, j'étais parvenu malgré tout à rapprocher une des boîtes blanches de l'échelle d'acier qui descendait dans le port. Alors ce fut la chute, les dents, et le froid glacial. Dans mon empressement à rejoindre l'échelle, je ne sais comment j'ai tout de même réussi à saisir la brique de lait et à la remonter avec moi sur le quai. Il y avait du sang par terre qui se trouvait un chemin entre les dalles, du sang sur mes vêtements trempés, du sang partout et nulle part de la douleur. Mon propre sauvetage avait opéré en moi une convergence impérieuse de la vie vers un point unique supérieur. Comme pour se tenir hors de l'eau, toute ma vie semblait avoir trouvé refuge dans mon crâne, à l'endroit le plus haut, pareil au chat qui, pour échapper aux mâchoires d'un molosse, se précipite en haut d'un arbre quitte à ne plus pouvoir en descendre jamais. Cette vie, cette vigie, allez savoir pourquoi je l'acceptais, m'ordonna, quoique de manière confuse, de profiter de ce que j'étais trempé pour aller récupérer les dix autres litres.

In dieser Dunkelheit, die sich selbst verschluckte und wieder hervorwürgte, warf ich, vom Wind umtost, mein Fischnetz ein erstes Mal aus. Während ich am Dock entlanglief, holte ich es vorsichtig ein, wie ich es schon so oft getan hatte, als ich etwa fünfzehn Meter entfernt eine weiße Packung treiben sah. Etwas Weißes von der Größe einer Zuckerschachtel schwamm dort, von der Brandung hin- und hergeworfen, und verschwand von Zeit zu Zeit, vom eigenen Gewicht hinuntergezogen, einige Zentimeter unter die Oberfläche. Ich ließ meinen Blick über die Wasserfläche gleiten und entdeckte erst drei, dann sechs und schließlich elf solcher Packungen, kleine, verlassene Boote, angeordnet in einer seltsamen Konstellation, die sich je nach Hafenströmung veränderte. Ich holte mein Netz hastig ein und warf es mit aller Kraft nach der ersten Packung aus, so, dass es hinter ihr eintauchte und ich sie beim Einholen erwischen dürfte. Ich musste schnell und heftig ziehen, damit das Netz nicht zu tief absank und die Oberfläche zumindest bis zur Schachtel durchkämmte. Meine Anstrengungen waren nicht gerade von Erfolg gekrönt, aber nach einer Weile war es mir trotz allem gelungen, eine der weißen Packungen in die Nähe der Stahlleiter zu bringen, die ins Hafenbecken hinabführte. Dann kam der Sturz, die Sache mit den Zähnen und die eisige Kälte. Ich weiß nicht, wie ich es in meiner Hast, zur Leiter zu gelangen, trotzdem geschafft habe, die Milchtüte zu packen und sie mit auf die Kaimauer zu nehmen. Auf dem Boden war Blut, das sich einen Weg zwischen den Steinplatten bahnte, Blut auf meiner durchnässten Kleidung, Blut überall und nirgends Schmerz. Meine eigene Rettung hatte das Leben in mir unausweichlich auf einen einzigen höheren Punkt zulaufen lassen. Als wollte es sich selbst über Wasser halten, schien mein ganzes Leben in meinem Schädel Zuflucht gefunden zu haben, am höchsten Ort, wie eine Katze, die sich, um den Fängen des Hofhundes zu entgehen, in die Spitze eines Baumes flüchtet, auf die Gefahr hin, dass sie niemals wieder herunter kann. Keine Ahnung, warum ich ihm gehorchte, aber dieses Leben oben im Lug befahl mir, wenn auch etwas wirr, die Tatsache, dass ich schon triefnass war, zu nutzen, um die zehn anderen Liter zu holen.

Le Chasseur inconnu

Jean-Michel Fortier

L'auteur / Der Autor

Jean-Michel Fortier est né en 1987 à Québec. Après des études littéraires à l'Université Laval, il s'enfuit à Montréal, où il travaille actuellement comme réviseur linguistique. En 2014 paraît *Le Chasseur inconnu*, son premier roman. Ce qui ressemble d'abord au portrait grotesque d'une communauté villageoise archaïque, sur fond de nature idyllique, se révèle bientôt une réflexion profondément dérangeante sur le totalitarisme.

Jean-Michel Fortier wurde 1987 in Québec geboren. Nach Abschluss seines Literaturstudiums an der Universität Laval schlägt es ihn nach Montreal, wo er heute als Lektor arbeitet. 2014 erscheint *Le Chasseur inconnu*, sein erster Roman. Was zunächst wie das groteske Porträt einer archaischen Dorfgemeinschaft vor idyllischer Naturkulisse anmutet, entpuppt sich bald als zutiefst verstörende Studie totalitärer Verhältnisse.



Julia Charlotte Kersting

La traductrice / Die Übersetzerin

Julia Charlotte Kersting, née en 1988 à Francfort-sur-le-Main, a étudié la littérature comparée, les langues romanes et le néerlandais à Vienne, Bruxelles et Montréal, avant de faire un master de traduction littéraire à l'Université de Munich. Ses nombreux séjours à Montréal ont nourri son goût pour la littérature québécoise contemporaine, goût qu'elle cultive aujourd'hui à travers la traduction et dans le cadre d'un doctorat.

Julia Charlotte Kersting, geboren 1988 in Frankfurt am Main, hat Vergleichende Literaturwissenschaft, Romanistik und Niederländisch in Wien, Brüssel und Montréal studiert sowie ein Masterstudium in Literarischer Übersetzung an der Ludwigs-Maximilians-Universität München absolviert. Seit ihren Aufenthalten in Montreal interessiert sie sich besonders für zeitgenössische Literatur aus dem Quebec und widmet sich dieser nun im Rahmen des Übersetzens und ihrer Doktorarbeit.

jckersting@hotmail.com

Le Chasseur inconnu, Jean-Michel Fortier

La Mèche, 2014

170 pages / Seiten (11–15)

Nous nous réunissons une fois par semaine dans la grande salle paroissiale, sous l'église, la salle paroissiale aux murs qui suintent le péché et au plafond bas, comme écrasé par quelque chose de plus gros, et bien sûr la religion ça revient toujours à ça, une histoire de grosseur. Nous nous rencontrons là le jour après celui du Seigneur. Ça nous fait une grande réunion dans l'église, blanche et propre, froide et vaste comme le paradis, le dimanche, et puis une autre petite séance au sous-sol, noir, salaud, chaud comme l'enfer, le lundi. Entre nous, nous nous disons souvent tout bas que nous préférierions que la messe se donne aussi dans la salle paroissiale, parce qu'on dort mieux à la chaleur, vous avez sûrement déjà remarqué.

[..]

La plupart du temps, personne ne parle avant un bon quart d'heure ; nous nous frottons la nuque, nous regardons par terre et puis au plafond pour faire bonne mesure. Souvent, c'est une femme qui prend la parole la première pour se plaindre de choses et d'autres, comme la semaine dernière, quand Angéline Leblanc a dénoncé le bruit des enfants de Lise Campeau, la coiffeuse, qui laisse toujours sa marmaille mettre un brouhaha pas possible dans la rue jusqu'à des heures indécentes, et qui la relâche le matin avant même que le coq du fermier Donat ait chanté. [..]

Quand la plaignante est une femme vertueuse comme Angéline Leblanc, ça se conclut vite, et le vote à main levée parle de lui-même : nous demandons à Madame Campeau de mieux dompter ses enfants, et basta. Le *et basta*, c'est pour faire un peu italien, à la demande de Giorgio Cantarini, le veuf de guerre parce que sa femme est morte ébouillantée en faisant la lessive pendant que lui survivait au front, et d'ailleurs c'est aussi une décision que nous avons entérinée à main levée, celle de toujours conclure par *et basta*.

Ça a quelque chose de définitif et d'un peu exotique, nous trouvons, sauf Cantarini, puisque lui parle toujours dans cette langue [..].

Après la première plainte, souvent formulée par une dame droite et pieuse, la glace est brisée, alors nous pouvons tous parler sans gêne. Parfois, un homme se lève et glisse une petite ou une grosse annonce, comme le mois dernier, quand Albert Meunier nous a exposé son projet :

– Je vais épouser Blanche Bienvenu.

Wir versammeln uns einmal die Woche im großen Pfarrsaal unter der Kirche, dem Pfarrsaal mit den von Sünde triefenden Wänden und der niedrigen, wie von etwas Größerem nach unten gedrückten Decke und das ist auch kein Wunder, denn bei der Religion geht es am Ende doch immer um Größe. Wir treffen uns dort am Tag nach dem des Herrn. Am Sonntag haben wir also eine große Zusammenkunft in der Kirche, die weiß und sauber ist, kühl und weitläufig wie das Paradies, und am Montag dann eine kleine Versammlung im Untergeschoss, das dunkel und schmutzig ist, heiß wie die Hölle. Untereinander sagen wir uns oft still und leise, uns wäre lieber, die Messe würde ebenfalls im Pfarrsaal gehalten, denn im Warmen schläft man besser, das haben Sie sicher schon bemerkt.

[...]

Meistens dauert es eine gute Viertelstunde, bevor jemand spricht. Wir reiben uns den Nacken, wir schauen auf den Boden und, um das Maß voll zu machen, auch noch an die Decke. Oft ergreift eine Frau als Erste das Wort, um sich über dieses oder jenes zu beklagen, so wie letzte Woche, als Angéline Leblanc den Krach der Kinder von Friseurin Lise Campeau angeprangert hat, die ihre Blagen immer bis zu den gottlosesten Uhrzeiten auf der Straße lärmten und morgens aus dem Haus lässt, noch bevor der Hahn von Bauer Donat gekräht hat. [...]

Bei einem solchen Ausbund an Tugend wie Angéline Leblanc kommt man schnell zu einer Entscheidung, und das Votum per Handzeichen ist eindeutig: Wir fordern Madame Campeau dazu auf, ihre Kinder besser zu bändigen, und basta. Mit *und basta* soll es ein bisschen italienischer klingen, auf Wunsch von Giorgio Cantarini, dem Kriegswitwer, dessen Frau den Verbrühungen erlegen ist, die sie sich beim Wäschewaschen zugezogen hat, während er selbst an der Front überlebt hatte, und übrigens ist auch das eine Entscheidung, die wir per Handzeichen für rechtsgültig erklärt haben, die, immer mit *und basta* zu schließen. Das hat so etwas Endgültiges und auch ein bisschen Exotisches finden wir alle, außer Cantarini, der schließlich immer in dieser Sprache spricht [...].

Nach der ersten Beschwerde, die häufig von einer anständigen und gottesfürchtigen Dame vorgebracht wird, ist das Eis gebrochen und wir können uns alle ungeniert äußern. Manchmal erhebt sich einer der Herren und gibt eine kleinere oder größere Meldung ab, so wie letzten Monat, als Albert Meunier uns sein Vorhaben erläutert hat:

Elle était absente, la principale intéressée, car alors elle n'avait pas encore soufflé ses dix-huit chandelles, et il faut cet âge minimum pour assister à la réunion du lundi ; pas parce qu'on y parle de choses d'adultes, mais juste parce que sinon Madame Campeau y amènerait ses enfants, et il n'y a pas la place pour jouer et courir dans la petite salle, c'est comme ça. C'est aussi une décision que nous avons prise ensemble, celle de la limite d'âge, mais bien sûr nous n'avons pas dit que c'était pour nous éviter les petits Campeau, ça aurait irrité leur mère plus qu'autrement, et la rencontre du lundi ne sert pas à irriter les gens ; la messe suffit bien pour ça.

Ensuite, après les annonces viennent les sujets sérieux. Très souvent, c'est le boulanger Michon qui les lance en premier. [...] Il choisit donc un problème comme ça, un peu au hasard :

- Les chiens errants...
- Le prix de la farine...
- Ruth...

Cette semaine, justement, il parle de Ruth. Ce sujet, nous pourrions le qualifier de récurrent chez lui, probablement parce que le boulanger Michon vit dans la dernière maison de la rue Saint-Ambroise, que juste après il y a la forêt, et que Ruth se tient dans la forêt le plus clair de son temps. Nous pourrions presque dire qu'elle habite là, mais personne ne sait bien si elle « habite » quelque part ; tout ce que nous savons, c'est qu'elle est plus vieille que nous et qu'elle parle une drôle de langue. Parfois elle crie, la nuit, dans son dialecte barbare, et alors c'est comme si la forêt entière s'éveillait et appelait au secours, et nous la comprenons, car Ruth n'est pas de tout repos, demandez un peu au boulanger Michon.

- Ruth me vole des miches, je serais prêt à le jurer.

Nous étouffons tous une exclamation, parce qu'accuser quelqu'un de vol à la réunion du lundi, ça ne s'est pour ainsi dire jamais fait, sauf la fois où le maire Merteuil a prétendu que la petite Armelle Moche lui piquait les stylos de son bureau, et finalement, après enquête, nous nous sommes aperçus qu'en fait les stylos tombaient dans la grille de chauffage sous son bureau et qu'ils fondaient là, et que c'était aussi pour ça que la mairie puait l'encre roussie depuis un temps, mais quoi qu'il en soit, le maire Merteuil a été remercié de ses services parce qu'accuser sans preuve, ça ne se fait pas vraiment, enfin ça se fait, mais pas quand on occupe un tel poste. Alors nous avons renvoyé Merteuil qui s'est suicidé peu après, allez savoir si les deux événements étaient liés, et nous avons élu le père d'Armelle, Roger Moche, qui est toujours notre maire.

„Ich werde Blanche Bienvenu heiraten.“

Die Hauptbetroffene war abwesend, denn sie zählt noch keine 18 Lenze und das ist das Mindestalter, um an den Montagsversammlungen teilnehmen zu können. Nicht, weil wir von Erwachsenen dingen sprechen, sondern nur, weil sonst Madame Campeau ihre Kinder mitbringen würde und in dem kleinen Saal ist zum Spielen und Rennen kein Platz, das ist nun mal so. Auch diese Entscheidung haben wir gemeinsam getroffen, die der Altersgrenze, aber natürlich haben wir nicht gesagt, dass sie uns die kleinen Campeaus ersparen soll, das hätte ihre Mutter ansonsten zu sehr verstört und die Montagsversammlung dient nicht dazu, die Leute zu verstören. Dazu genügt die Messe völlig.

Nach den Meldungen kommen die ernstesten Themen. Sehr häufig bringt sie Bäcker Michon als Erster zur Sprache. [...] Er wählt also ein beliebiges Problem:

„Die streunenden Hunde...“

„Der Mehlpreis...“

„Ruth...“

Diese Woche spricht er, ja genau, von Ruth. Dieses Thema können wir bei ihm als wiederkehrend bezeichnen, wahrscheinlich, weil Bäcker Michon im letzten Haus in der Rue Saint-Ambroise lebt, gleich dahinter der Wald beginnt und Ruth sich die meiste Zeit im Wald aufhält. Wir könnten fast sagen, dass sie dort wohnt, aber niemand weiß, ob sie überhaupt irgendwo „wohnt“. Wir wissen nur, dass sie älter ist als wir und eine merkwürdige Sprache spricht. Manchmal schreit sie nachts in ihrem barbarischen Kauderwelsch und dann erwacht praktisch der ganze Wald und ruft um Hilfe und das können wir gut nachvollziehen, denn Ruth ist unerträglich, fragen Sie mal Bäcker Michon.

„Ruth stiehlt mir Teiglinge, ich kann es beschwören.“

Wir unterdrücken einen Aufschrei, denn jemanden in der Montagsversammlung des Diebstahls zu bezichtigen, das hat es quasi noch nie gegeben, außer das eine Mal, als Bürgermeister Merteuil behauptet hat, die kleine Armelle Moche habe ihm Kugelschreiber von seinem Schreibtisch geklaut, und schlussendlich haben wir durch Nachforschungen herausgefunden, dass die Kugelschreiber in das Heizungsgitter unter seinem Schreibtisch gefallen waren und dort geschmolzen sind, und dass das Rathaus deshalb seit geraumer Zeit nach verbrannter Tinte gestunken hat, aber wie dem auch sei, Bürgermeister Merteuil musste seinen Hut nehmen, denn Beschuldigungen ohne Beweise, das macht man nun mal nicht, oder eigentlich schon, aber nicht, wenn man einen solchen Posten bekleidet. Also haben wir Merteuil entlassen, der sich kurz darauf umgebracht hat – ob das eine mit dem anderen zu tun hatte, sei dahingestellt – und haben den Vater von Armelle, Roger Moche, gewählt, der immer noch unser Bürgermeister ist.

Corps désirable

Hubert Haddad

L'auteur / Der Autor

L'essayiste, poète et romancier Hubert Haddad naît en Tunisie en 1947. À l'âge de dix ans, il émigre avec ses parents à Paris, où il vit toujours. Ses romans mêlent suspense et poésie et témoignent du talent de l'auteur à intégrer à l'intrigue des questions politiques, éthiques et philosophiques actuelles. Son dernier roman, *Corps désirable*, raconte la première greffe de tête humaine. Un thriller captivant qui entraîne les lecteurs dans une chasse à l'homme à travers l'Europe, et soulève la question du siège de l'âme.

Der Poet, Essayist und Romancier Hubert Haddad wird 1947 in Tunesien geboren. Im Alter von zehn Jahren wandert er mit seinen Eltern nach Paris aus, wo er seitdem lebt. Seine Romane sind so spannend wie poetisch und zeugen von seinem Talent, seine Erzählungen mit aktuellen politischen, ethischen und philosophischen Fragen zu verbinden. Sein neuester Roman, *Corps désirable* („Wunschkörper“), erzählt von der ersten Kopftransplantation der Geschichte. Ein mitreißender Wissenschaftsthiller, der die Leser auf eine Verfolgungsjagd quer durch Europa mitnimmt und nach dem Sitz der Seele fragt.



Jacob Sandler

Le traducteur / Der Übersetzer

Jacob Sandler naît en 1985 à Füssen en Bavière. Il étudie les langues romanes à Augsburg puis Berlin. Titulaire d'un diplôme de professeur de français et d'espagnol, il travaille d'abord comme lecteur d'allemand à Bilbao et Metz, et participe à de nombreux programmes d'échanges internationaux, comme le Festival de théâtre de Nantes en 2014. Depuis son installation à Berlin, il enseigne en parallèle de ses travaux universitaires, et se consacre à la traduction de littérature française et espagnole ainsi qu'à l'écriture.

Jacob Sandler, geboren 1985 in Füssen, studiert in Augsburg und Berlin romanische Philologie und Lehramt für Französisch und Spanisch. Er arbeitet zunächst als Fremdsprachenassistent in Bilbao und Metz und nimmt an zahlreichen internationalen Austauschprogrammen, wie z.B. dem Theaterfestival in Nantes 2014 teil. Derzeit in Berlin ansässig, widmet er sich neben seiner Lehrtätigkeit und philologischen Arbeit dem Übersetzen spanischsprachiger sowie französischer Prosa und dem Schreiben.

jacob.sandler@gmail.com

Corps désirable, Hubert Haddad

Zulma, 2015

176 pages / Seiten (27–30)

Comment résumer l'aventure ? Depuis sa rencontre avec Lorna, il avait trouvé un équilibre et ne se posait plus guère de questions d'identité. Ses enquêtes pour sa chronique hebdomadaire lui demandaient une belle détermination, compte tenu des diverses pressions et chantages que ses révélations suscitaient presque inévitablement. Cédric Erg ne se contentait pas de rapporter des allégations sur la lancée de vagues rumeurs, il donnait des preuves imparables. Qu'on massacraît des populations entières pour exploiter de nouvelles mines d'uranium, tout le monde en avait eu vent, mais Cédric fournissait des constats et des noms. Les laboratoires pharmaceutiques, sa cible favorite, lui envoyaient régulièrement des signaux sans équivoque pour un franc-tireur du réquisitoire. Menaces de procès et autres intimidations le laissaient de marbre, ou plutôt de brume. On l'espionnait, à coup sûr ; à moins d'une coïncidence exagérée, il en jurerait, on avait même tenté de l'atteindre dans son intégrité physique. Depuis quelque temps, il prenait certaines précautions. L'obtention d'un port d'arme et l'usage systématique de voitures de location pour ses déplacements changeaient peu de choses à ses habitudes. Les risques du métier faisaient partie du métier. Un journaliste d'investigation, dès qu'il touche à la collusion entre industrie, finance et politique, sait pertinemment à quoi s'en tenir. Sa vie professionnelle avait d'ailleurs peu de consistance en regard de sa passion pour Lorna, charnelle, follement amoureuse, tellement envahissante qu'il n'avait tout le jour dans les yeux que des images de sa nudité, de son visage, d'un grain de beauté sous l'ourlet de l'oreille.

[...]

Tout arriva aux premiers jours du printemps. Pas le moindre avertisseur, nul astre de la fatalité n'annonce un drame intime ou une tragédie. Cédric Erg bien au contraire nageait dans la félicité. À bord de *L'Évasion*, un cinq-mâts de plaisance cinglant entre Athènes et les Cyclades pour un périple d'une huitaine en bonne compagnie, il avait cru pouvoir abandonner toute réserve et rendre enfin les armes. C'était un soir, sur le pont, face aux récifs en sentinelle devant l'île d'or de Paros.

– Je t'épouse quand tu veux, Lorna, dit-il sans réfléchir, dans l'exaltation d'un instant élu. Tu es bien la femme de ma vie...

La jeune femme ne répondit pas aussitôt. Elle eut un sourire triste et lui serra la main, ses yeux bleu gris immensément tournés vers lui. Minuscules dans les hautes vergues, des

Wie soll man dieses Abenteuer zusammenfassen? Seit der Begegnung mit Lorna hatte er ein gewisses Gleichgewicht gefunden und stellte seine Identität kaum mehr in Frage. Die Ermittlungen für seine wöchentliche Kolumne verlangten ihm enorme Entschlossenheit ab, angesichts des Drucks und der Drohungen, die seine Enthüllungen zwangsläufig provozierten. Ein Cédric Erg gab sich nicht damit zufrieden, irgendwelchen vagen Gerüchten nachzugehen und diese weiterzugeben, sondern legte stichhaltige Beweise vor. Dass man ganze Völker massakrierte, um neue Uranminen auszu-beuten, davon hatte jeder Wind bekommen, Cédric jedoch lieferte Namen und Fakten. Sein bevorzugtes Ziel, die Pharma-Labore, sandten ihm regelmäßig Warnsignale, die für einen Freischärler des Enthüllungsjournalismus allzu eindeutig waren. Prozessandrohungen und andere Einschüchterungsversuche prallten jedoch an ihm ab oder liefen vielmehr ins Leere. Man spionierte ihm nach, soviel war sicher, aber er hätte schwören können, dass man ihm einmal sogar ans Leder wollte, so außergewöhnlich konnte kein Zufall sein. Inzwischen traf er bestimmte Vorsichtsmaßnahmen. Die Erlangung eines Waffenscheins und die systematische Verwendung von Leihwagen für seine Fahrten hatten jedoch kaum Einfluss auf seinen Alltag. Das Berufsrisiko war Teil des Berufs. Sobald er seine Nase in die Kungeleien von Industrie, Banken und Politik steckt, weiß der investigative Journalist genau, worauf er sich einlässt. Ohnehin hatte sein Arbeitsleben wenig Substanz, verglichen mit seiner Leidenschaft für Lorna, leiblich, liebestrunken, so ergreifend, dass er nichts anderes mehr vor Augen hatte als ihren Körper, ihr Gesicht und einen Schönheitsfleck unter ihrer Ohrfalte. [...]

Es geschah in den ersten Frühlingstagen. Kein alarmierendes Vorzeichen, kein Schicksalsstern kündigte ein persönliches Drama oder eine Tragödie an. Ganz im Gegenteil, Cédric Erg badete in Glückseligkeit. An Bord des Fünfmasters L'Évasion, der zwischen Athen und den Kykladen segelte, glaubte er, während des achttägigen Segeltörns in guter Gesellschaft alle Zurückhaltung über Bord werfen und endlich die Waffen strecken zu können. Eines Abends standen sie auf der Brücke, als das Schiff vor den Wächterklippen der goldenen Insel Paros lag.

Ich heirate dich, wann immer du willst, sagte er ohne nachzudenken, überwältigt von diesem besonderen Moment. Ja, du bist die Frau meines Lebens...

marins carguaient les voiles ou réparaient quelques menus dégâts dus à une collision malencontreuse au sortir du port d'Athènes. On entendit un chant railleur hachuré par la brise et les cris mêlés des goélands.

– Je crois plutôt que nous allons nous quitter, répondit-elle enfin, d'une voix mal assurée. Cédric sut à son regard qu'elle disait vrai et en reçut une sorte de commotion très amortie, un peu irréelle, loin encore de toute intériorisation, mais qui allait l'anéantir, comme s'il avait entrevu au loin la crête d'une vague scélérate. Sans répondre, un peu chancelant à cause du roulis, il alla déambuler autour du mât de misaine, sur l'avant-pont balayé d'embruns que les plaisanciers avaient déserté. On s'agitait toujours aux manœuvres là-haut. Il y eut soudain un craquement sinistre au niveau de la vigie. Une cigarette aux lèvres, Cédric entendit un bruit de déchirure accompagné d'un vif chuintement qui s'acheva contre son dos, si violemment qu'il n'éprouva qu'une sorte de fraîcheur envahissante, dans l'explosion sourde de tous ses sens, songeant un quart de seconde à ce que devait ressentir le décapité quand tombe le couperet. Étouffé par la houle, son cri s'ajouta aux piailllements des goélands ; mais les marins qui avaient vu choir un support de bois et de ferraille du poste de vigie hurlèrent bien plus fort.

Des passagers et des membres de l'équipage accoururent au pied du mât de misaine. Des mains se tendaient déjà vers la victime aux jambes baignées d'écume. Un officier ordonna de ne pas toucher à cette masse bardée d'acier en travers du corps accidenté. Il y avait par chance un médecin à bord. En état de choc, Lorna avait perdu de sa morgue et sanglotait, le souffle coupé. Un steward fut chargé de la conduire dans sa cabine tandis qu'étaient dispensés les premiers secours. Une heure plus tard, après avoir été déposé sur l'île de Paros à bord d'un bateau de sauvetage de la police maritime, un hélicoptère transportait Cédric Erg vers un hôpital d'Athènes.

Die junge Frau zögerte mit ihrer Antwort. Sie lächelte traurig und nahm seine Hand, die grau-blauen Augen voll und ganz auf ihn gerichtet. Winzig klein sah er die Matrosen auf der Rahe, wie sie die Segel aufgeiten oder kleine Schäden reparierten, die ein misslicher Zusammenstoß im Hafen von Athen verursacht hatte. Ein spöttischer Gesang war zu hören, unterbrochen vom Wind und den schreienden Möwen.

Ich glaube eher, dass wir uns trennen werden, antwortete sie endlich mit stockender Stimme.

Cédric sah ihr an, dass sie es ernst meinte, und das erschütterte ihn zutiefst, noch kaum spürbar, fast unwirklich, eine Erschütterung, die noch nicht zu ihm durchgedrungen war, die ihn aber gleich vernichten würde, als hätte er in der Ferne kurz den Kamm einer heimtückischen Welle auftauchen sehen. Ohne zu antworten, machte er sich, vom Seegang torkelnd, auf zum Focksegel, und vertrat sich die Beine am von Gischt heftig umfegten Schiffsbug, den alle Mitreisenden bereits verlassen hatten. Oben war man immer noch mit den Reparaturarbeiten zugange. Plötzlich war auf Höhe des Ausgucks ein unheimliches Krachen zu vernehmen. Mit einer Zigarette im Mund hörte Cédric etwas reißen, dann ein schnelles Zischgeräusch, das so brutal auf seinem Rücken aufschlug, dass sich nach und nach in ihm eine Art Kühle ausbreitete, eine taube Explosion all seiner Sinne, und für den Bruchteil einer Sekunde dachte er daran, was ein Geköpfter verspüren musste, wenn das Fallbeil auf ihn niederschnellte. Seinen Aufschrei, der sich mit dem Gekreische der Möwen vermengte, schluckte das Meeresgetöse, doch die Matrosen, die mitbekommen hatten, wie ein metallbeschlagener Holzträger des Ausgucks hinuntergefallen war, schrien noch viel lauter.

Passagiere und Crew-Mitglieder liefen vor dem Mast des Focksegels zusammen. Man streckte schon Hände nach dem Opfer aus, dessen Beine die Gischt umspülte. Ein Offizier befahl, diese Masse aus Stahl und Holz, die quer auf dem Körper des Verunglückten lag, nicht anzurühren. Zum Glück war ein Arzt an Bord. Im Schockzustand hatte Lorna ihre Überheblichkeit verloren, sie schluchzte und rang nach Luft. Ein Stewart erhielt die Anweisung, sie in ihre Kajüte zu bringen, während man erste Hilfe leistete. Nachdem ihn ein Bergungsschiff der Küstenwache auf die Insel Paros gebracht hatte, wurde Cédric eine Stunde später mit dem Hubschrauber in ein Athener Krankenhaus transportiert.

La Maladroite

Alexandre Seurat

L'auteur / Der Autor

Alexandre Seurat naît en 1979. En 2010, il soutient une thèse de littérature générale et comparée. Il est professeur de lettres à Angers, où il vit avec sa femme et ses deux enfants. Son premier roman, *La Maladroite*, s'inspire d'un fait-divers réel, l'affaire Marina Sabatier, qui fait la une des médias français en 2012. À sa sortie, le roman est salué par la critique et remporte en 2015 le Prix « Envoyé par La Poste ».

Alexandre Seurat wird 1979 geboren. Er promoviert 2010 in Allgemeiner und Vergleichender Literaturwissenschaft und ist derzeit Universitätsdozent in Angers, wo er mit seiner Frau und seinen zwei Kindern lebt. Sein erster Roman, *La Maladroite* („Die Unbeholfene“) beruht auf einer wahren Begebenheit, dem Fall Marina Sabatier, der 2012 in Frankreich für Schlagzeilen sorgt. Der Roman findet bei der Kritik große Beachtung und wird 2015 mit dem Preis „*Envoyé par La Poste*“ ausgezeichnet.



Jakob Schumann

Le traducteur / Der Übersetzer

Jakob Schumann, né à Berlin en 1987, étudie la philologie et la culture française à la *Freie Universität* de Berlin et à l'École normale supérieure de Lyon, ainsi que la dramaturgie à la *Theaterakademie* de Hambourg. Pendant ses études, il est assistant à la *Comédie Française*, au *Deutsches Theater* de Berlin et à la production de pièces radiophoniques de *Deutschlandradio Kultur* et du *Norddeutscher Rundfunk*. Il traduit également des auteurs dramatiques comme Frédéric Sonntag, Sébastien Thiéry ou Jean-Michel Bruyère. À partir de la saison 2016/17, il est conseiller artistique au *Badisches Staatstheater* de Karlsruhe.

Jakob Schumann, 1987 in Berlin geboren, studiert Frankreichstudien an der FU Berlin und der *École normale supérieure* in Lyon sowie Schauspiel-dramaturgie an der Theaterakademie Hamburg. Während des Studiums assistiert er an der *Comédie Française* und am Deutschen Theater Berlin sowie bei Hörspielproduktionen von Deutschlandradio Kultur und dem Norddeutschen Rundfunk. Außerdem übersetzt er Theaterautoren wie Frédéric Sonntag, Sébastien Thiéry oder Jean-Michel Bruyère. Ab der Spielzeit 2016/17 wird Jakob Schumann als Schauspiel-dramaturg am Badischen Staatstheater Karlsruhe tätig sein.

jakob.schumann@gmx.net

La Maladroite, Alexandre Seurat
Le Rouergue, 2015
128 pages / Seiten (45–49)

LA TANTE

A lors j'ai vu. La première fois, j'étais dans leur cuisine avec Diana, quand elle a renversé un verre. Il s'est cassé. Un court instant qui a semblé durer une heure, elle m'a regardée très fixement, terrorisée, mais je ne comprenais pas. J'ai à peine eu le temps de dire, *Ce n'est pas grave*, que ma sœur était là. Elle s'était précipitée. Elle l'a prise, l'a emmenée dans la salle de bains, j'ai entendu le bruit de l'eau qui coulait dans la douche, et les cris de Diana. C'est allé tellement vite, j'ai vu Diana qui ressortait, trempée. Dans la stupéfaction, j'ai dit à ma sœur, *Tu ne crois pas que tu y vas un peu fort ?*, mais elle a dit, *Et comment veux-tu qu'elle comprenne ?* Je me souviens seulement de la petite robe blanche de Diana qui lui collait au corps, et de sa peau qu'on voyait à travers. Elle est repartie grelot-tante, toute seule, dans sa chambre. [...] Nous avons continué à les voir, peut-être que je voulais être sûre. Un soir que nous prenions l'apéritif chez eux, leurs enfants étaient là, à côté de la table basse. Et pendant que nous parlions, Diana s'est approchée de la table basse, elle a tendu le bras vers une coupelle, son père a attendu que la main de Diana prenne un gâteau, tandis qu'elle levait les yeux l'air interrogateur, mais ça venait un peu tard. *Qu'est-ce que tu fais ?*, a dit son père, et, sans prévenir, avant que j'aie eu le temps de rien comprendre, il a frappé le genou de Diana d'une série de petits coups de poing très secs, très durs, qui ont fait une rafale de petits bruits mats. Diana n'a rien dit, elle encaissait, les yeux baissés. J'ai fini par dire, *Mais ça va pas ?* Alors son père m'a regardée, et il a dit, *Il faut bien qu'elle comprenne*, ma sœur ne disait rien. Diana avait gardé les yeux baissés. [...]

LA GRAND-MÈRE

Un jour où je savais qu'elle était seule avec les enfants, je suis allée trouver ma fille aînée, pour lui parler. C'est Arthur qui m'a ouvert, quand il m'a vue il n'a rien dit, il semblait sur la défensive : j'ai essayé de plaisanter, mais il ne répondait pas. Il a dit seulement,

LE FRÈRE

Tu voulais voir maman ?

DIE TANTE

Dann habe ich es gesehen. Das erste Mal war ich mit Diana bei ihnen in der Küche, als sie ein Glas umstieß. Das Glas zerbrach. Sie hat mich voller Panik angestarrt, für einen kurzen Augenblick, der mir vorkam wie eine Stunde, aber ich verstand nicht warum. Kaum hatte ich gesagt, *Ist nicht so schlimm*, war meine Schwester schon da. Sie kam herbeigestürzt. Sie packte Diana, führte sie ins Bad, ich hörte das Wasser in der Dusche und Dianas Schreie. Alles ging so schnell, ich sah, wie Diana aus dem Bad kam, klitschnass. Fassungslos sagte ich zu meiner Schwester, *Meinst du nicht, du gehst ein bisschen zu weit?*, aber sie meinte, *Wie soll sie es denn bitte sonst lernen?* Ich erinnere mich nur an das weiße Kleidchen, das an Dianas Körper klebte, und an ihre Haut, die darunter sichtbar wurde. Schlotternd ging sie auf ihr Zimmer, ganz alleine. [...] Wir trafen uns weiterhin mit ihnen, vielleicht wollte ich mich einfach vergewissern. Eines Abends beim Aperitif waren ihre Kinder auch da, nicht weit vom Couchtisch. Und während wir redeten, näherte sich Diana dem Couchtisch, streckte den Arm nach einem der Schälchen aus, und ihr Vater wartete ab, so lange, bis ihre Hand nach einem Keks griff, dabei hob sie den Kopf, mit fragendem Blick, aber der kam etwas spät. *Was soll das?*, sagte er, und dann schlug er, ohne Vorwarnung, bevor ich überhaupt verstehen konnte, was passierte, in rascher Folge auf ihr Knie ein, mit sehr kurzen, sehr kräftigen Fausthieben, die eine Reihe von dumpfen Lauten erzeugten. Diana sagte nichts, steckte die Schläge mit gesenktem Blick ein. Schließlich meinte ich, *Sag mal, geht's noch?* Da blickte er mich an und sagte, *Irgendwie muss sie es ja lernen*, meine Schwester schwieg. Diana hielt den Blick gesenkt. [...]

DIE GROßMUTTER

Eines Tages, an dem ich wusste, dass sie mit den Kindern allein zu Hause war, habe ich meine ältere Tochter besucht, um mit ihr zu reden. Die Tür machte mir Arthur auf, als er mich sah, sagte er kein Wort, schien wie in einer Abwehrhaltung. Ich versuchte es mit einem Scherz, aber er reagierte nicht. Er sagte nur,

DER BRUDER

Willst du zu Mama?

LA GRAND-MÈRE

Alors j'ai compris que ce serait compliqué. Ma fille aînée est descendue : elle me regardait à distance, nous nous sommes assises dans son salon, les enfants étaient retournés à l'étage. Au moment de parler, j'ai respiré, je lui ai dit très doucement qu'elle savait qu'elle pouvait me parler, si elle avait besoin. Mais son regard était dur. Je lui ai dit, *Si tu as un problème avec la petite, tu peux me dire, je peux t'aider peut-être*. Elle m'a demandé si c'était sa sœur qui m'avait parlé. À ce moment-là, Diana a appelé, *Maman maman*, elle descendait de l'étage, et sa mère lui a répondu, *Oui ma chérie ?* Diana voulait seulement savoir si elle avait le droit de jouer dans la salle de jeux, sa mère lui a dit, *Viens ma chérie*, puis elle a ajouté, *Dis bonjour à ta grand-mère qui est venue te voir*. Me revenaient des scènes de son enfance à elle, où, alors qu'elle mentait, elle me regardait droit dans les yeux et souriait, et je n'étais plus certaine de lui avoir interdit ce qu'elle niait avoir jamais entendu, et je n'étais plus certaine de l'avoir prise en train de faire ce dont elle niait avoir jamais eu même la tentation. Diana est descendue, est venue m'embrasser, puis est allée s'asseoir sur les genoux de sa mère comme elle l'y invitait, et ma fille me regardait, et son regard disait, *Vous prétendez savoir ce qu'il faut faire, vous prétendez tout savoir de moi, mais son amour suffit à me justifier contre vos accusations*. Et tandis que Diana, sur les genoux de sa mère, me regardait – et c'est vrai qu'elle avait un genou enflé – le regard de ma fille disait, *Contre moi tu ne pourras jamais rien*, elle souriait. Je ne sais pas combien de temps a duré cette scène. Il fallait que je parle, alors j'ai dit que peu importait qui m'avait dit quoi, que l'important c'était que la petite aille bien, et j'essayais de ne pas regarder Diana, sa présence me gênait. Mais ma fille a souri, d'une manière ironique, elle s'est penchée vers Diana, et elle a dit, *Mamie s'inquiète pour toi, Diana, est-ce que tu peux rassurer mamie ? Est-ce que tu vas bien ?*, et la honte me montait au visage, descendait dans mon cou, dans mon dos. Mais ça a été bien pire que tout ce que j'aurais imaginé, parce que, dans une phrase parfaitement articulée, Diana a répondu, de sa petite voix flûtée,

DIANA

Tu peux dire à mamie que je vais très bien. Pourquoi elle demande ça ?

LA GRAND-MÈRE

Elle fixait sa mère, et ne me regardait pas moi, et moi j'aurais voulu qu'on m'emporte loin d'ici, le plus vite possible et le plus loin possible.

DIE GROßMUTTER

Da habe ich begriffen, dass es schwierig werden würde. Meine Tochter kam die Treppe herunter, sie fixierte mich schon von fern, wir setzten uns ins Wohnzimmer, die Kinder waren wieder oben. Als es soweit war, habe ich tief Luft geholt und dann sehr behutsam gesagt, dass sie jederzeit zu mir kommen könne, wenn sie jemanden zum Reden brauche. Aber ihr Blick blieb unnachgiebig. Ich sagte, *Wenn du ein Problem mit der Kleinen hast, kannst du es mir sagen, vielleicht kann ich dir helfen*. Sie fragte, ob ihre Schwester mich darauf angesprochen habe. In dem Moment rief Diana von der Treppe, *Mama Mama*, und ihre Mutter antwortete, *Ja mein Schatz?* Diana wollte einfach wissen, ob sie zum Spielen ins Spielzimmer durfte, aber ihre Mutter sagte, *Komm her mein Schatz*, und setzte hinzu, *Sag Hallo, deine Großmutter ist hier, um dich zu sehen*. Da fielen mir Szenen aus ihrer Kindheit ein, wie sie mir beim Lügen direkt in die Augen sah und lächelte, und ich mir plötzlich nicht mehr sicher war, ihr wirklich verboten zu haben, wovon sie angeblich nie gehört hatte, und ich mir plötzlich nicht mehr sicher war, sie wirklich bei dem ertappt zu haben, woran sie angeblich nicht mal im Traum gedacht hätte. Diana kam zu uns runter, gab mir ein Küsschen und setzte sich dann, da sie dazu aufgefordert wurde, zu ihrer Mutter auf den Schoß, und meine Tochter sah mich an und ihr Blick sagte, *Ihr behauptet zu wissen, was richtig ist, ihr behauptet, alles über mich zu wissen, aber ihre Liebe allein genügt, um mich gegen eure Anschuldigungen zu verteidigen*. Und während Diana mich vom Schoß ihrer Mutter aus ansah – und ja, sie hatte ein geschwollenes Knie –, sagte der Blick meiner Tochter, *Gegen mich wirst du nie eine Chance haben*, sie lächelte. Ich weiß nicht, wie lange wir so dasaßen. Irgendwann musste ich etwas sagen, also meinte ich, es sei ja auch egal, wer mir was gesagt hätte, Hauptsache, es gehe der Kleinen gut, und ich vermied es, Diana anzuschauen, es war mir unangenehm, dass sie dabei war. Aber meine Tochter grinste mich an, beugte sich über Diana und sagte, *Oma macht sich Sorgen um dich, Diana, kannst du Oma beruhigen? Geht es dir gut?*, und die Scham stieg mir ins Gesicht, lief mir den Hals hinab und über den Rücken. Aber es wurde noch schlimmer als alles, was ich mir je hätte vorstellen können, denn dann antwortete Diana mit ihrem glockenhellen Stimmchen und einem perfekt artikulierten Satz,

DIANA

Du kannst Omi sagen, dass es mir sehr gut geht. Warum fragt sie danach?

DIE GROßMUTTER

Sie starrte ihre Mutter an, zu mir schaute sie nicht, und ich hätte mir gewünscht, dass man mich von hier wegbringt, so schnell wie möglich und so weit weg wie möglich.

Impressum

Rédaction / Redaktion:

Julien Lapeyre de Cabanes, Marion Marti, Sarah Raquillet, Lucie Reiss, Flavie Wartelle
d'Herlincourt, André Hansen, Lisa Käuffert, Julia Charlotte Kersting, Jacob Sandler, Jakob
Schumann

Coordination de la brochure et relecture des textes en français /

Koordination und Lektorat der französischen Texte: Magali Brieussel

Relecture des textes en allemand / Lektorat der deutschen Texte: Katja Petrovic

Pour le BIEF / Für das BIEF: Katja Petrovic

Pour l'OFAJ / Für das DFJW: Florence Batonnier-Woller, Elise Benon, Martine Morin,
Sandra Schmidt, Annette Schwichtenberg

Photos / Fotos: © Frankfurter Buchmesse / Nurettin Çiçek

Photo / Foto Patricia Klobusiczky: © Jonas Groß

Photo / Foto Marie-Ange Roy: © Chom-Studio Arlequin

Photo / Foto Claudia Hamm: © Michael Donath

Graphisme / Grafik:

Juliane Müller, Michaela Anzer

www.suntrap-design.com

www.youandmi.net

Impression / Druck:

Stober GmbH, Druckerei und Verlag

© OFAJ/DFJW, 2016

En coopération avec / In Zusammenarbeit mit



www.buchmesse.de



www.bief.org

fondation suisse pour la culture
prohelvetia

www.prohelvetia.ch

